

Jean Rebour

31.172

Quand Satan Régnaît



I. C. A. — BEAUVAIS

Au Capitaine Jean MARICHEZ
*qui fut tant pour moi durant mon exil
ce témoignage de ma reconnaissance.*





Du même Auteur :

MA CAPTIVITÉ

Editeur : I. C. A. Beauvais

Tous droits de reproduction réservés

AU LECTEUR

Des livres sur les camps de la Mort sont déjà parus, apportant l'implacable témoignage de la froide cruauté avec laquelle les Allemands ont fait périr des milliers et des milliers de victimes, ces Allemands qu'une propagande savamment orchestrée nous présentait pendant quatre années comme animés des plus purs sentiments d'humanité.

Moi-même, dès mon retour de déportation, j'ai fait paraître une brochure intitulée « Ma Captivité ». Ce petit livre, je l'avais écrit rapidement aussitôt ma libération par la II^e Armée Britannique, le 15 avril 1945, au camp de Bergen-Belsen.

Depuis sa parution, j'ai reçu quelques-uns de mes compagnons de déportation. Nous avons évoqué des souvenirs communs, souvenirs qui ne m'étaient plus présents à la mémoire il y a vingt mois.

Mes amis m'ont demandé d'apporter à nouveau ma pierre à l'édifice afin de contribuer à établir la vérité et m'ont apporté leur précieux témoignage. J'ai cédé à leurs instances et c'est pourquoi j'ai décidé d'écrire « Quand Satan régnait ».

Que le lecteur m'excuse de ce nouveau récit de mes longs mois d'exil. Je m'efforcerais d'y apporter le plus d'intérêt possible.

J. R.

||||| 5

MON ARRESTATION

Juillet 1943. Depuis 6 mois déjà, la jeunesse française était déportée en Allemagne afin de remplacer la main-d'œuvre allemande appelée à combattre sur le front de l'Est.

A tout prix, il fallait l'empêcher de partir. Il fallait des fausses cartes d'identité, des fausses cartes d'alimentation, des fausses cartes de travail. Il fallait trouver des fermes dans le département où les jeunes gens pourraient se réfugier.

Mais la Gestapo veillait et trouvait ses mouchards parmi des Français indignes de ce nom.

Vendredi 9 juillet 1943, 2 heures de l'après-midi, près de la Préfecture de Beauvais. Je suis rejoint par une employée de Préfecture qui demeurait chez M^{me} Geudelin. Celle-ci l'a chargée de me dire que Cozette était arrêté de la veille en compagnie de son épouse. L'alerte est sérieuse. Henri Cozette, dit « Coco », était l'un de mes compagnons de travail clandestin. S'il venait à parler sous les coups, c'en serait fait de moi. Je retourne vivement à mon domicile pour dissimuler les divers documents qui pourraient me compromettre. Je vais voir M^{me} Geudelin, dite « Marcelle », l'âme de notre groupe. Elle est là, très calme, et ajoute même en souriant : « Je parie que Jacques Péraux est également pris ». C'était chez elle que j'avais fait la connaissance de celui-ci, un grand jeune homme blond, toujours gai. Son frère, Bernard, s'était évadé d'Afrique du Nord et avait rejoint les Forces Aériennes Françaises Libres. Jacques Péraux avait refusé de partir travailler en Allemagne et était allé se réfugier à Hautbos, près de Grandvilliers. Là, il avait formé un groupe de résistance et assurait la liaison entre ses hommes et notre équipe.

J'accompagne « Marcelle » à la Croix-Rouge où elle confectionnait des colis pour les prisonniers de guerre et je rejoignais mon bureau.

Peu de temps après mon arrivée, deux hommes armés (1) se présentent et me demandent.

— Police allemande, me dit le plus grand des deux qui parlait un peu le français.

C'est la Gestapo d'Amiens. Impossible de m'enfuir. Ils vérifient mes papiers d'identité, fouillent mes tiroirs et m'invitent à les suivre.

Une 7 CV Citroën noire m'attend avec un chauffeur à la porte de la Préfecture. Promenade à travers la ville au cours de laquelle les policiers me conduisent d'abord devant la maison de Jean Minasse (celui-ci avait pris la fuite une dizaine de jours auparavant à la suite d'une première alerte causée par un coup de filet effectué par la Gestapo à Trie-Château). La grille étant fermée, ils me montrent la photographie de Minasse en aviateur et me demandent si je le connais. A leur grande satisfaction, je leur dis qu'il ne m'était pas inconnu puisque j'avais des rapports administratifs avec lui. La voiture me conduit ensuite chez Cozette. Là, les deux policiers qui m'avaient arrêté effectuent une perquisition en règle. Pendant ce temps, je suis en compagnie du chauffeur. L'idée me vient de m'évader, mais je n'en vois pas la possibilité. J'avale des adresses compromettantes. La Gestapo sort de chez « Coco » avec de la farine et du chocolat. Belle prise. Ma randonnée automobile continue. J'eus le temps d'entrevoir dans un éclair ma mère se rendant faire ses emplettes. Elle ne se doute de rien. Aucun geste ne m'est permis. Mon voisin, le grand blond qui parlait français, a son revolver braqué contre ma poitrine. Finalement, l'auto s'arrête devant une grosse grille dont les battants s'ouvrent rapidement. Dans la cour, circulent des soldats en uniforme vert. C'est la caserne Agel, prison militaire allemande à Beauvais, où se trouvent détenus les Français arrêtés par les Allemands, ainsi que les militaires punis.

Il est environ 5 heures de l'après-midi. Les policiers me font entrer dans un bureau exigü. Quelle n'est pas ma stu-

(1) Dans « Ma Captivité », j'avais écrit que j'avais été arrêté par 3 policiers. Or, les témoins de mon arrestation (mes collègues de bureau) m'ont affirmé depuis que les agents de la Gestapo étaient au nombre de 2 pour m'arrêter.

péfaction lorsque je vois là M. Petit, chef de bureau à la Préfecture, et M. Yves Carlier, délégué à la Mission de Restauration Paysanne, à Senlis. Ils ont l'air de ne rien comprendre à l'aventure qui leur est arrivée et, heureusement, ils seront relâchés cinq jours après. Mais « Marcelle » est arrêtée également. Elle n'a rien perdu de son calme magnifique et me fait un signe amical à mon entrée. La Gestapo s'en aperçoit et m'entraîne brutalement dans le fond de la pièce. Je subis mon premier interrogatoire. Les policiers se montrent corrects à mon égard en insinuant cependant que si je ne voulais pas parler ils avaient des moyens de me faire avouer. Je suis soigneusement fouillé et dépouillé. Tout ce que j'ai m'est enlevé : cravate, portefeuille, stylo, etc... L'adjudant Schwarz chef de la prison, appelle un soldat et me dit de suivre ce dernier.

Nous sortons du bâtiment, passons devant la porte d'entrée et pénétrons dans une enceinte composée d'une cour très étroite et d'une rangée de cellules. Devant la cellule 10, le soldat s'arrête, l'ouvre, m'y fait rentrer et la referme avec soin. Ma cellule est une pièce très étroite d'environ quatre mètres de long sur un mètre de large et dans laquelle se trouvent deux lits-cages. Mon compagnon, « le père Louis », est un brave employé de chemin de fer arrêté comme otage à la suite d'un attentat commis sur la voie ferrée près du viaduc de Coye-la-Forêt.



M^{me} Marcelle GEUDELIN-DOFFOY

Chargée de mission de 1^{re} classe
au Réseau C. N. D. Castille

Morte pour la France
au Camp de Bergen-Belsen (fin mai 1945)

AGEL



Bien vite, je lie conversation avec le « père Louis ». Il m'apprend qu'à côté de notre cellule se trouve enfermé Jean Marichez, un ami intime de ma famille, arrêté quinze jours auparavant par la Gestapo. Avec la complicité d'un gardien, Marichez me fait passer du pain d'épices. J'avais une faim terrible et ce morceau de pain d'épices fut le bienvenu. Le « père Louis » me dit également que Cozette se trouve dans l'autre cellule. Je frappe contre le mur et « Coco » me répond : « Tu est là aussi, mon pauvre Jean », et me fait savoir que Jacques Péraux est arrêté. Il croyait qu'averti à temps, j'avais pu échapper à la Gestapo.

Ma première nuit de cellule fut agitée, car vers minuit un gardien vint me réveiller pour subir un nouvel interrogatoire. La Gestapo me promet une fois de plus la liberté si je dis la vérité, me demande ironiquement si je me plais dans ma nouvelle demeure et m'offre une cigarette que je refuse. Je fus confronté avec une employée de Préfecture (Marie-Louise Legoix), arrêtée peu de temps après moi. J'essaie d'esquiver les questions en imaginant des histoires. Mais la Gestapo me fait revenir dans le sujet. Elle possède un dossier assez volumineux dont le contenu m'est complètement ignoré. Je suis terriblement angoissé. L'interrogatoire terminé, je fus ramené à ma cellule.

La nuit me parut interminable. J'entendais le bruit de la « traction avant » en train de manœuvrer dans la cour de la caserne et les portes des cellules voisines s'ouvrir tour à tour.

Enfin, le jour se lève. A sept heures, ce fut le mot « Aufstehen » qui me réveilla. Je fis ma toilette rapidement, sans savon, sans serviette. Que de fois cela devait m'arriver par la suite ! Un militaire autrichien, prénommé Walter, puni pour avoir refusé de partir sur le front de l'Est, accompagné d'un gardien, vint nous servir du café

et une demi-boule de pain. Peu de temps après, un gardien vint nous chercher, le « père Louis » et moi, pour aller aux w.-c. Nous sortîmes avec les deux autres prisonniers de la cellule 9, Jean Marichez et Thierry, un cafetier de Bresles. Cette sortie me permit de converser librement avec Marichez et de lui dire de demander à sa femme, qui venait le voir ce jour-là, que ma famille m'envoyât du linge et un peu de vivres, ce que je reçus le jour même, non sans une certaine émotion. Ensuite, on me fit rentrer en cellule, puis faire une promenade d'un quart d'heure dans la cour de la prison pour nous dégourdir les jambes. Nous sommes une vingtaine à tourner dans cette cour, les mains derrière le dos. Il nous est formellement interdit de parler, mais avec « Coco » et Jacques Péraux nous nous faisons comprendre par des signes à l'insu de nos gardiens. Toutain, le fermier chez qui Péraux était caché, est arrêté ainsi que son métayer.

Vers midi, on nous sert une soupe épaisse et l'après-midi, à 3 heures, nous faisons une nouvelle promenade d'un quart d'heure dans la cour. Enfin, à 5 heures, il nous est apporté un morceau de fromage ou de la confiture.

Le 14 juillet, je subissais mon dernier interrogatoire de la Gestapo. En me rendant au bureau, je croisais Jacques Péraux, le visage tuméfié. Pauvre Jacques, les policiers l'avaient torturé une fois de plus. J'appréhendais d'être interrogé, mais, chose incompréhensible, je ne fus pas battu. Ce jour-là, M^{me} Cozette et son employée, Raymonde Piat, qui avait été arrêtée avec elle, furent libérées.

Le régime s'améliora par la suite et nous eûmes des visites de nos familles. Le matin, nous allions éplucher des pommes de terre ou écosser des petits pois pour la troupe cantonnée à la caserne. Le moral devenait meilleur et nous chantions. Jean Marichez nous charmait par des chansons de 1900. Un beau jour, le « père Louis » fut libéré, mais ma solitude fut de courte durée. On m'adjoignit, en effet, un jeune compagnon nommé Carment. Celui-ci parlait très peu. Il se dérida bien vite cependant et nous fîmes d'interminables parties de cartes.

Mais tout faillit se gâter. Jean Marichez nous quitta (1).

(1) Je devais retrouver Jean Marichez, cinq mois plus tard, à Dora.

Notre affaire fut alors confiée à la Gestapo française de Paris. Nous eûmes à subir des interrogatoires de la part de quatre inspecteurs, véritables brutes, dont le chef se faisait nommer Blanchard. Je fus conduit par eux, menottes aux mains, avec Jacques Péraux, à la prison d'Amiens. Là, nous fûmes confrontés avec « Marcelle » et Marie-Louise Legoux qui y avaient été transférées quelques jours auparavant. La journée que nous passâmes dans cette prison nous parut saumâtre car la nourriture était restreinte : un morceau de pain de 200 grammes et une soupe horrible.

Quelques jours après, au cours d'un nouvel interrogatoire, les policiers me montrèrent un télégramme anonyme, rédigé en français et adressé à la Feldkommandantur. J'en fis part à mon père par l'intermédiaire de la mère de Carment qui avait vu son fils ce jour-là. Il s'agissait de l'arrestation de fonctionnaires. Mon père, naturellement, les avertit, mais l'un d'eux, L..., l'avoua à la Gestapo française lors de la perquisition effectuée à son bureau (1). Le soir même, les inspecteurs étaient à la prison et pendant une heure me firent aller aux quatre coins de la pièce à coups de pied et de poing. Je sortais de cette séance le visage ensanglanté. Ils me promirent que je serais fusillé le lendemain matin et que mon père serait arrêté. Cette menace ne me fit aucun effet. Il est vrai que j'étais complètement abruti à la suite de la correction que j'avais reçue. Les visites me furent à nouveau interdites. L'interdiction fut cependant levée peu de temps après. Je fus changé de cellule. Carment m'accompagnait. Nous étions à la cellule 8 et avant de partir à Compiègne j'étais à la cellule 4. J'y croyais voir un présage. J'approchais en effet de la sortie, mais quelle sortie !

Le moral, malgré tous ces avatars, était excellent. Ma famille m'avait fait parvenir un recueil de chansons et, tous les soirs, c'était le concert que le feldwebel Schwarz interrompait d'un guttural « Maul zu » (Ferme ta g...).

À la fin de ma détention, j'allai plusieurs fois à la Feldkommandantur faire des chevaux de frise. Les Beauvai-

(1) Ces fonctionnaires ne furent d'ailleurs pas arrêtés.

siens me regardaient passer sans rien comprendre, mais cette sortie me permettait de voir mon père et d'être au courant de ce qui se passait dans la région. Je sortais en compagnie de plusieurs autres détenus, mais jamais avec Jacques Péraux et « Coco ». Nous étions escortés de Becker que nous avions surnommé « Becka ». Celui-ci était un boulanger de Cassel. Il avait une grosse tête, parsemée de taches de rousseur, et le crâne rasé. Il boitait un peu et employait souvent ce petit mot : « los » que je devais entendre si fréquemment par la suite. Il avait peur des Tommies, car les bombardements du champ d'aviation de Beauvais devenaient de plus en plus nombreux, et il craignait également August Schwarz. Ancien combattant de la guerre 1914-1918, Schwarz, dont l'un des fils avait été tué l'année précédente sur le front de l'Est, était gros, court sur pattes. Il aimait la dive bouteille et fumait volontiers le cigare. Il entraînait souvent dans des crises de colère et je le vis maintes fois frapper des soldats allemands. Son adjoint, l'unteroffizier Schmidt, était tout à fait différent. Petit, sec, cheveux blonds ondulés, un profil d'aigle, nazi 100 %, il parlait parfaitement le français. A Jean Marichez, il avait déclaré une fois : « S'il me fallait savoir que mon pays perdit la guerre, je me ferais sauter la cervelle ». Alfred était un grand diable, sans aucun doute le meilleur des gardiens. Que de fois il me dit son aversion pour Hitler et son régime ! De temps en temps, il se livrait à des facéties. Ainsi, un jour, pendant que nous faisons notre promenade, il avait mis sur sa tête un chapeau à larges bords qui appartenait au berger du champ d'aviation (ce berger, un Allemand, purgeait une peine de prison pour avoir vendu des moutons au marché noir) et Alfred imitait les cow-boys. Quant à Walter Hartong, un gros Allemand, il ne songeait qu'à élever des lapins et à faire du trafic. Tels étaient nos geôliers.

Mais cette vie à laquelle nous commençons de nous faire prit fin. Le 22 septembre, à 4 heures du matin, un gardien vint me réveiller, me dit de prendre toutes mes affaires, de faire rapidement ma toilette et de le suivre. Au bureau de la prison, je retrouvais tous mes amis et... six feldgendarmes. Schwarz était affaissé dans son fauteuil, encore dans les vapeurs de l'ivresse. Schmidt nous dit que nous

allions passer au tribunal à Paris et nous souhaita bonne chance. Escortés chacun d'un gendarme, nous descendîmes à la gare de Beauvais. Il faisait froid par cette pré-matinée de septembre et je supportais aisément le manteau. A Creil, où nous devions changer de quai, les gendarmes nous emmenèrent à la cantine. Un lieutenant de la Gestapo, en uniforme, vint nous y rejoindre. L'affaire me parut louche, car pendant ce temps le train de Paris partait. « Marcelle » et Marie-Louise Legoux étaient dedans. Et nous... nous prîmes la direction de Compiègne.

A COMPIÈGNE

Compiègne. Le Frontstalag 122, une ancienne caserne entourée de miradors avec une vaste cour herbeuse au milieu de laquelle des prisonniers civils se promènent. Tout de suite, une impression de liberté semble se dégager de ce spectacle. Je subis à l'entrée les formalités d'identité et l'on me remet une plaque de fer avec mon matricule : 18.760, une couverture, une cuvette pour manger la soupe, une cuiller et un quart. A la fouille de mes bagages, les soldats me confisquent la correspondance que j'avais reçue à Beauvais, un livre de Droit civil et mon recueil de chansons. Avec mes compagnons, nous franchissons un réseau de barbelés. Au centre de l'immense place herbeuse se trouvaient un terrain de football et des poteaux de basket-ball. On nous conduisit au bâtiment A6 qui bordait la place. Nous fûmes affectés dans une grande chambrée. De chaque côté de la pièce insuffisamment éclairée, il y avait une rangée de châlits à deux étages, au milieu une allée avec un poêle et des tables.

Le bâtiment comportait un grand couloir. A l'une des extrémités, il y avait le bureau et la chambre du chef de bâtiment ; à l'autre extrémité, des w.-c. dégoûtants et des lavabos guère mieux.

Bien vite nous fîmes connaissance avec nos camarades de chambrée : Marcel Philippe, conseiller général de l'Oise, et ses trois fils ; Rondeleux, un ingénieur agronome de Béziers ; Van Biéma, le chef de chambre (1).

A Compiègne, c'était la véritable vie de prisonniers de guerre. Nous avons une bibliothèque, une chapelle, un théâtre... et, deux fois par jour, appel, appels d'ailleurs très courts. Malgré cela, je fus désappointé lors de mon arrivée car c'en était fini avec les visites familiales ;

(1) Ils sont tous morts à Buchenwald ou à Dora.

il fallait attendre six mois. Or, Dieu soit loué, une semaine à peine après mon arrivée au Frontstalag, j'eus l'agréable surprise de voir ma mère. Je lui appris que j'avais passé la visite médicale pour partir en Allemagne et qu'elle ne devait pas se faire d'illusions sur les résultats.

Je m'organisai assez vite au camp et m'efforçai de rendre ma captivité la moins pénible possible.

Avec Toutain, nous aimions nous promener et tous les jours nous allions voir une carte d'Europe et commentions les nouvelles militaires, car les journaux nous parvenaient régulièrement par l'intermédiaire de civils français qui venaient effectuer des travaux au camp.

J'allais souvent à la bibliothèque tenue par M. Lébossé, un vieil inspecteur primaire, qui veillait sur elle comme sur un enfant.

A Compiègne, la vie spirituelle était très intense ; aussi la chapelle était-elle très fréquentée. C'est là que je devais faire la connaissance de l'abbé Jean-Paul Renard qui portait une magnifique barbe noire, du Père Paul (1), un brave curé lorrain replié dans le Périgord, de François Schwertz (2).

Au cours de mon séjour au Frontstalag, je connus André Gautherot, un représentant de commerce de Charleville, qui sauva et aida de nombreux camarades au camp de Dora, André Marie, député de la Seine-Inférieure, Charles Desjardins, sénateur de l'Aisne, Yves Ducastelle, fils d'un notaire de Saint-Quentin (3).

Nous jouions souvent aux cartes dans la chambrée et Marcel Philippe ne se montrait pas l'un des moins passionnés. Un tournoi de belote avait même été organisé au camp. Gautherot et André Marie se livraient à des expériences de radiesthésie, Pouget (4) faisait de la cuisine avec Jacques Péraux, « Coco » chantait.

(1) Le Père Paul est mort de la dysenterie à Dora.

(2) François Schwertz a retrouvé son Alsace natale. Il est vicaire à Mulhouse-Dornach.

(3) Charles Desjardins et Yves Ducastelle, arrêtés comme otages par les Allemands, furent libérés peu de temps après mon départ pour Buchenwald.

(4) Pouget, Beauvaisien mort à Buchenwald.

Le dimanche, nous allions assister aux représentations théâtrales.

Le camp était dirigé par un chef de camp qui transmettait aux chefs de bâtiment les ordres des Allemands en essayant de les atténuer. Matin et soir avait lieu un appel passé par un sous-officier allemand. Lorsque l'alerte sonnait, nous devions rejoindre nos chambres et il nous était formellement interdit de nous mettre aux fenêtres, sinon les sentinelles, juchées dans les miradors, tiraient.

Il faut reconnaître que la vie à Compiègne était supportable. Mais la nourriture était loin d'être excellente. Le matin, nous touchions de la Boldo, breuvage qui nous faisait aller souvent aux waters ; à midi, une soupe qui, heureusement, était améliorée par les apports de légumes et de farine de la Croix-Rouge ; l'après-midi, on nous distribuait à nouveau de la Boldo, du pain très indigeste, un peu de beurre et soit du fromage dur comme de la pierre soit de la confiture. Nous pouvions recevoir des colis. Le premier que je reçus ne me parvint que l'avant-veille de mon départ pour l'Allemagne. Aussi je ne pus jouir du plaisir de faire quelque excellent cacao ou chauffer des haricots.

Les bobards menaient grand train au camp de Compiègne et certains, pour essayer de prouver la véracité de leurs dires, déclaraient qu'ils tenaient leurs informations des civils anglo-américains internés également à Compiègne et séparés de nous par un réseau de barbelés.

Des prisonniers se faisaient fort de faire passer clandestinement des lettres. Plusieurs fois, je donnai ainsi de mes nouvelles à ma famille qui ne reçut rien.

L'une de nos grandes préoccupations au Frontstalag était d'aller voir l'arrivée des convois de prisonniers venant des prisons de Fresnes, de Bordeaux, de Lyon. Nous espérions voir des camarades qui pourraient nous donner des nouvelles. Un peu avant de partir pour l'Allemagne, nous vîmes ainsi arriver un convoi de femmes venant de Romainville et parmi elles se trouvaient « Marcelle » et Marie-Louise Legoix. Nous leur fîmes aussitôt savoir par l'intermédiaire du docteur du camp, le docteur Robert de Charlieu, un interné également, que « les mouquetaires se portaient bien ».

Nous étions littéralement dévorés par les puces et, chaque matin, je faisais la chasse dans mon sac à viande. Avec quel plaisir je faisais gicler entre mes ongles le sang de ces sales bestioles qui me faisaient passer de si mauvaises nuits !

Vers la mi-octobre, les bruits d'un départ imminent pour l'Allemagne commencèrent à se répandre dans le camp et les esprits aussitôt de s'inquiéter. Mais il n'y a jamais de fumée sans feu, comme dit le proverbe, et le 27 octobre eut lieu l'appel général. J'étais des « heureux élus », ce dont je m'attendais un peu. Tous mes camarades étaient du voyage. Fébrilement, nous préparâmes nos valises. Je renvoyai du linge d'été. Malgré tout, l'humeur était bonne ; nous espérions rentrer pour la Noël. L'avant-veille de notre départ, nous chantâmes le « Chant des Adieux ». Hélas ! combien de camarades ne devais-je plus revoir !

Le 28 octobre, dans l'après-midi, nous passâmes dans ce qu'on appelait le « Camp C », bâtiments désaffectés situés entre le Frontstalag proprement dit et le camp où étaient internés les Anglo-Américains. Auparavant, nous subîmes une fouille où l'on nous enleva nos couteaux, cuillers, gamelles et où l'on nous fit déposer nos valises. Pour entrer au camp C, nous n'avions que notre couverture. Dernière nuit sur la terre française, première nuit où je couche sur la paille. Que de fois cela devait m'arriver par là suite !

LE DÉPART



29 octobre. 4 heures du matin. Réveil. J'avoue que je n'ai pas beaucoup dormi de la nuit. J'avais rêvé de cette Allemagne que j'avais étudiée lorsque j'étais étudiant, l'Allemagne de Goethe, de Schiller. J'étais loin de penser à ce qui m'attendait. J'avais oublié l'Allemagne de Hitler.

On nous rassemble par groupes de cent et des soldats allemands, montés sur un camion, nous distribuent une boule de pain et du saucisson. Des forces de S. D. (soldats en uniforme vert, avec écusson à tête de mort et lettres S. D. sur les manches de la capote) et de la Luftwaffe nous attendent à la porte du camp. Près du premier réseau de fils de fer barbelés, on nous fait arrêter et un haut-parleur nous prévient charitablement que quiconque essaiera de s'enfuir lors du voyage sera impitoyablement fusillé.

La colonne des prisonniers s'ébranle par cette fraîche matinée d'octobre. Elle longe les berges de l'Oise, ceci pour que nous ne traversions pas Compiègne. Cependant, les habitants sont là malgré l'heure matinale. Des femmes pleurent en nous voyant passer. L'une d'entre elles jeta même, au passage, cette parole : « Ah ! les vaches ! ». L'escorte repousse brutalement ceux qui veulent s'approcher de nous.

Nous arrivons à la gare de Compiègne. On nous fait passer sur le quai de la gare de marchandises. Un train nous attend. Les sauvages de la S. D. nous dirigent vers un wagon dans lequel, sous les coups de cravache d'un grand escogriffe d'officier, nous montons par petits groupes pour y abandonner nos chaussures et nos couvertures, ceci afin d'éviter toute évasion au cours du voyage.

Une fois ce dernier délestage effectué, descente et remontée dans un autre wagon 40×8 où l'on nous pousse au nombre de cinquante environ. Ces opérations se déroulent au milieu des vociférations et des hurlements

des soldats et, bien entendu, des coups de poing, des coups de pied, des coups de cravache pour nous donner un avant-goût de ce que peut être la civilisation nazie.

Les deux lucarnes, chères aux vaches qui vont vers l'abattoir, sont en partie obstruées par des planches et des barbelés. C'est pourtant et seulement par là que viendront l'air et la lumière. L'atmosphère est étouffante. Je suis là avec mes Beauvaisiens, les trois fils Philippe que la cruauté allemande a séparés de leur père qui partira au convoi du 15 décembre, André Gautherot, le Père Paul. Des bottes de paille ont été mises à notre disposition pour nous étendre. Le wagon a été soigneusement plombé dès que nous sommes montés. Nous trouvons dans la paille des couteaux. Merci, braves cheminots. Comme le train est long à s'ébranler. Nous étouffons. Nous ne pouvons rester ainsi et nous démastiquons les carreaux. Enfin, à onze heures, nous partons. Nous prenons la direction de Soissons. Adieu mon joli pays d'Oise. Quand te reverrai-je ? Soissons, Reims, Châlons-sur-Marne. La nuit commence à tomber. Le paysage s'estompe dans le crépuscule. Des coups de fusil et de mitrailleuse crépitent. Nous décidons de nous évader. Le Père Paul nous donne l'absolution générale. Mais les plus vieux de notre wagon s'opposent à notre projet. Cependant, un camarade passe par la lucarne et s'efforce d'ouvrir la porte pour nous permettre de nous échapper. Les soldats l'entendent et tirent sur lui. Il saute du wagon et arrive à disparaître dans la nuit. Un autre s'évade également. Le train roule lentement, grince effroyablement et s'arrête. Des coups de feu sont tirés contre notre wagon. La porte en est brutalement ouverte. Une horde vociférante monte à l'assaut et nous compte à coups de trique et de crosse de fusil. La tinette est renversée. Une odeur infecte règne. On nous fait déshabiller complètement, laisser notre musette et descendre par petits groupes de cinq sur le ballast pour être fusillés. Finalement, les S. D. nous font monter dans un wagon voisin. Nous voilà à 98. Hommes 40, chevaux (en long) 8. O ironie ! A deux heures du matin, nouvelle halte. C'est Novéant (Neuburg en allemand), la gare frontière près de Metz. Notre escorte nous quitte. Une autre la remplace et nous prend en consigne. Mais il faut nous compter. Alors,

toujours entièrement nus et toujours sous les coups, nous devons nous ranger par cinq et nous tenir au garde-à-vous pendant plus d'une demi-heure, tremblant de frayeur et grelottant sous la bise froide. Quel joli spectacle que ces naturistes ! L'appel terminé, nous remontons dans le wagon. Sarrebrück, Kaiserslautern. Nuit horrible où la soif nous torture. Nous ne parlons pas pour économiser nos forces qui commencent à faiblir. Chacun notre tour nous allons aux lucarnes pour y respirer une bouffée d'air frais, puis nous nous recouchons sur cette paille qui n'est plus que du fumier. Le jour se lève. Nous passons à Worms, Mannheim et Ludwigshafen avec toutes leurs cheminées. Francfort-sur-le-Mein. Nous avons horriblement soif, mais les Allemands nous refusent la moindre goutte d'eau. « Wasser, wasser » (de l'eau, de l'eau) répétera sans cesse un professeur luxembourgeois. « Oui, oui, bientôt, au prochain arrêt » nous est-il répondu, mais nous savons ce que valent des promesses d'Allemand et jusqu'à l'arrivée nous n'avons rien bu, ni mangé, puisque nos victuailles sont restées dans le wagon que nous avons quitté et seront pillées par nos « protecteurs ».

Aux abords de Gotha, c'est-à-dire trente heures après notre départ, on nous jette une poignée de vêtements qui ne sont pas les nôtres. Alors c'est la ruée, la dispute, les coups. Certains n'ont qu'un pantalon ou un caleçon, les autres qu'une chemise ou un chandail. Je n'ai moi-même qu'une chemise et suis pieds nus, et c'est dans cet accouplement que j'arrive au terme de notre voyage.

Celui-ci aura duré une quarantaine d'heures. Quelques camarades sont morts, d'autres sont devenus fous. C'est encore trop mais c'est peu, comparativement au convoi dont faisait partie Jean Marichez. Nos malheureux camarades furent entassés à plus de cent par wagon, sans aucune lucarne d'aération, sans aucune fenêtre. De plus, ils durent parcourir nus pieds, au pas de gymnastique, les dix kilomètres qui séparaient Weimar du camp de Buchenwald, poursuivis par les S. S. qui les piquaient avec la pointe des baïonnettes et par les chiens policiers spécialement dressés à pincer entre leurs crocs la partie basse du mollet.

Cozette implorant à boire, sur le quai de la gare, à un feldwebel, reçut un coup de cravache pour toute réponse.

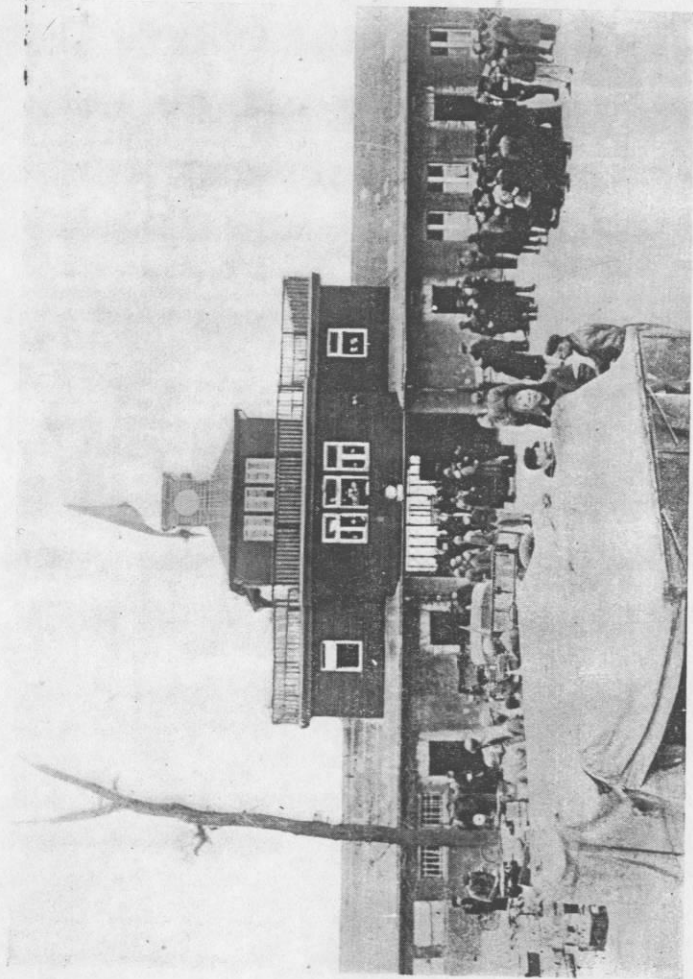
Sans se lasser, il avise un officier et lui renouvelle sa demande : « A l'arrivée au camp, vous aurez quelque chose de chaud », lui répondit-il.

Nous sommes à Weimar. Weimar, ville principale de la Thuringe, siège de l'ancienne République allemande et qui, maintenant, ô dérision ! est le fief des S. S. nazis.

On nous fait monter dans des camions à remorque et, vingt minutes plus tard, ces véhicules déversaient à Buchenwald, sous la lumière crue et aveuglante de la rampe des huit projecteurs de la Tour, leur chargement de bétail humain.

SATAN RÈGNE





L'entrée du Camp de Buchenwald

BUCHENWALD

Buchenwald (le bois de hêtre). Comment ne pas reproduire la description détaillée de ce camp donnée par Cozette (1) à l'occasion d'une conférence qu'il fit en ma compagnie au Foyer Interallié de Beauvais, le 1^{er} juillet 1945 (2) :

« A dix kilomètres au nord de Weimar, imaginez une immense vallée dirigée ouest-est, de 40 à 50 kilomètres de long.

Au sud de cette vallée, un énorme éperon à pente raide sur lequel sont installés non seulement le camp proprement dit avec ses baraques, mais encore toutes ses dépendances. Première ceinture de réseau de fils de fer barbelés électrifiés. En venant de Weimar, à droite les usines Siemens et Fritz Sauckel (Gustloff) ; à gauche la gare même du camp qui fonctionnera dès janvier 1944 et les garages qui abritent plusieurs milliers de voitures automobiles. Routes principales goudronnées en parfait état. Un poteau indicateur, du plus mauvais goût, donnera sur la gauche la direction des casernes S. S. par l'inscription « Kaserne » et par un ensemble de trois soldats vert-de-gris sculptés grossièrement dans le bois ; sur la droite, « Konzentrationslager » (camp de concentration), trois sujets sculptés : un prêtre, un juif et un évêque, ce dernier tenant en main une inscription : « Monseigneur O'Kasy, Etats-Unis » (ce prélat s'était élevé hautement contre les mauvais traitements infligés par les Allemands aux Juifs). Puis la route s'élargit pour se transformer en une large avenue rectiligne, de 300 mètres de long environ, avec une voie

(1) Cozette, « Coco », est resté à Buchenwald du 30 octobre 1943, date de notre arrivée, jusqu'à la libération du camp par les Américains, le 11 avril 1945.

(2) A cette conférence, Cozette parlait de Buchenwald et moi de Dora.

montante et descendante. A la naissance de cette avenue et en plein milieu, un aigle en pierre à croix gammée devant lequel nous devons nous découvrir à l'aller et au retour du travail ; de chaque côté, un poste de police et un corps de garde aux frontons desquels sont inscrites les phrases suivantes, l'une de Frédéric le Grand : « Mein höchster Gott ist mein Pflicht » (Mon Dieu suprême est mon devoir), l'autre de Hitler : « Das Volk allein ist unser Herr » (le peuple seul est notre maître). A l'entrée de cette avenue, sur le « Karacho Weg » (le chemin du Bien), encore un poteau indicateur sculpté figurant des détenus rentrant au pas de gymnastique, avec cette devise : «...mais pourtant un chant joyeux résonne ! ».

De chaque côté, ce sont les baraques de l'administration S. S. du camp, le bureau du commandant, un jardin zoologique en miniature dont les abords nous étaient interdits et qui fut créé à la suite de l'arrestation d'un tzigane montreur d'ours et dresseur de singes qui fut incarcéré avec sa ménagerie.

Et voici l'entrée du camp : la Tour, bâtiment sans style, affreusement laid, surmonté d'un mirador. En exergue, encore une maxime : « Recht oder Unrecht, mein Vaterland » (Juste ou injuste, ma Patrie), et dans la grille de fer forgé une nouvelle devise lisible de l'intérieur vers l'extérieur : « Jedem das Seine » (A chacun son dû).

Dans ce bâtiment, se tiennent : à gauche, la prison avec ses cellules restreintes ; à droite, les pièces des S. S. et devant elles les piquets de fer auxquels sont enchaînés nuit et jour, pendant plusieurs journées, les détenus soi-disant fautifs. De part et d'autre, s'amorce une nouvelle ceinture de fils de fer barbelés électrifiés, avec les miradors de surveillance.

Une très grande cour en pente descendante vers le nord. C'est la place d'appel où tous les détenus sont rassemblés deux fois par jour aux vents dominants de l'ouest, rarement du nord ou de l'est, et aux intempéries. Plus le temps est mauvais, plus les appels sont longs, deux heures ou trois heures où la station debout est obligatoire. Et puis, si sur trente, quarante ou cinquante mille détenus, il en manque un seul, soit effectivement ou soit par une erreur d'addition, le contre-appel suit immédiatement.

Sur la droite, le four crématoire avec sa massive cheminée carrée crachant dans le ciel la fumée et les flammes. Et puis ce sont les baraques de bois ou les blocks servant soit aux services du camp ou au logement des détenus... Toutes les constructions du camp ont été faites sans exception par les détenus eux-mêmes, sous les menaces constantes et les coups de matraque des S. S. Dans ces baraquements pour 150 hommes, nous logions à 400 ou 500 suivant l'affluence.

Plus bas, deux rangées de blocks en ciment avec un étage fermaient en quelque sorte ce que nous appelions le grand camp.

Je n'insisterai pas sur les cuisines, les douches, les services de l'habillement et du blanchissage, sur le jardin où étaient jetées au vent les cendres de nos camarades passés au crématoire.

L'infirmerie, trop restreinte, n'existait que depuis peu de temps. Auparavant, aucun soin n'était donné aux détenus. Tout malade devait mourir.

Bien entendu, aucune église, aucune chapelle, aucun édifice religieux. Toute manifestation de pensée ou de philosophie était formellement interdite sous peine de pendaison.

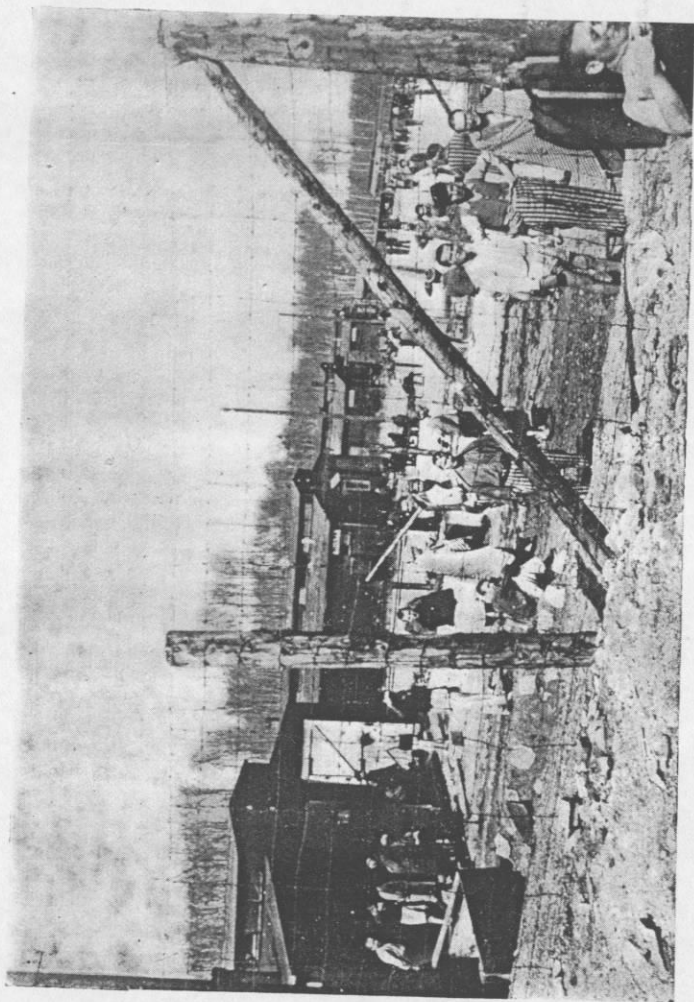
Par contre, il existait une maison de tolérance dans laquelle une vingtaine de malheureuses femmes, professionnelles de la galanterie ou non, avaient été placées là pour satisfaire la bestialité des chefs de block, des kapos, des surveillants, des privilégiés du camp, en un mot des « caïds » du camp.

Deux blocks en ciment étaient spécialement réservés à la physiologie. Les cobayes, c'était bon pour les temps passés. Au national-socialisme, il fallait mieux et comme nous n'étions somme toute que des animaux et traités comme tels, c'étaient des internés qui faisaient l'office de sujets d'expériences, qui souffraient à longueur de journées et de semaines, soit sous l'influence de nouveaux sérums à l'étude, soit par suite d'opérations chirurgicales plutôt mal faites, par l'ablation d'organes essentiels, de viscères, de greffes de toutes sortes, et dont la souffrance

n'était abrégée que par une piqûre spéciale, la dernière, ou la pendaison.

Plus bas encore, une nouvelle rangée de barbelés et, derrière elle, le petit camp.

Ah ! ce petit camp ! Qui pourra dire un jour tout le martyre, toutes les souffrances morales et physiques de ceux qui y sont passés, de ceux qui y ont vécu.»



Le Petit Camp

LE PETIT CAMP

C'est là que je devais rester du 30 octobre 1943 au 3 janvier 1944.

Dès notre arrivée à la Tour de Buchenwald, on nous fait descendre des camions et ranger les uns derrière les autres. A grand'peine, dans les rues obscures du camp, pieds nus sur les cailloux pointus, trébuchant à chaque pas, nous allons subir les opérations inhérentes à chaque arrivée des forçats.

La déchéance continue.

Dans une salle entourée de tables formant comptoirs, nous sommes dépouillés des quelques vêtements d'emprunt qui nous recouvraient, des bijoux, alliances, bagues, qui avaient échappé à nos sbires du train, et, à la queue-leu-leu, à nouveau absolument nus, nous trottons vers la salle des coiffeurs. C'est la tonte à ras, la tête d'abord, la figure ensuite. Plus de moustaches, plus de barbe. Tous les poils superflus tombent à nos pieds. Et puis vient le bain de désinfection : une mixture à base de pétrole et de goudron, une horreur qui vous pique les yeux et qui pue.

Ensuite, c'est le « quelque chose de chaud » qui avait été promis à Cozette par l'officier de la gare de Weimar. Une tasse de café, une tisane, un thé ? Que non pas ! Mais une douche chaude qui fut vraiment la bienvenue après tout ce que nous avons dû subir depuis notre départ de Compiègne. Un complément de désinfection par un appareil pulvérisateur et c'est l'habillement. On nous lance des loques infâmes trouées ou rapiécées. Une chemise, un pantalon, un veston, un chapeau, une casquette ou un béret, une paire de sabots et c'est tout. Rien dans les mains, rien dans les poches, selon la formule du prestidigitateur. On se mouche avec les doigts. Pas de caleçon, ni chaussettes — et nous sommes le 30 octobre ! Nous rions de nous voir ainsi, de voir également la déconvenue des camarades qui

ne nous reconnaissent même pas à la sortie de cette hideuse usine de transformation.

Nous rions, mais bientôt nous n'allons plus rire. Satan règne.

Après l'habillage, on nous fait remplir les formalités d'identité et on me remet mon numéro matricule : 31.172. Désormais je serai seulement un numéro.

Toujours dans l'obscurité puisqu'il est une heure du matin, avec une peine extrême, nous allons, emmenés par groupes, dans les baraques ou blocks de quarantaine où nous nous retrouvons le dos courbé, le visage hébété. Nous n'arrivons même pas à comprendre, car tous, sans exception, nous avons vieilli de vingt ans en une heure par cette transformation abracadabrante et cruelle à la fois.

Le petit camp ou camp de quarantaine est un ensemble de baraques plus vastes que celles du grand camp. Les lits de bois y sont des bas-flancs à trois étage et si serrés qu'on peut à peine passer dans les allées qui les desservent. Nous y couchons à neuf ou dix pour trois paillasse de 70 à 80 centimètres de large. La concentration est incroyable ; le cube d'air respirable est inférieur à celui d'un wagon de métro aux heures d'affluence. On se demande à quoi sert donc la désinfection soignée de notre arrivée.

Les chefs de block sont des Allemands triés sur le volet et spécialement choisis comme étant des massacreurs n° 1. Sous leurs ordres directs, des aides (stubendienst) russes, polonais ou tchèques qui, comme leurs patrons, haïssent les chiens de Français que nous sommes, nous brutalisent, nous frappent, qui, pour un oui ou pour un non, trouvent le moyen de nous expulser de la baraque et de nous faire rester dehors des heures entières sous la pluie, le froid, la neige. Sous le moindre prétexte, ces valets créent la bagarre et en profitent pour nous matraquer à coups de nerfs de bœuf ou de tubes en caoutchouc durci. Celui d'entre nous qui veut s'asseoir est relevé à coups de trique. Le sang coule parfois. Tout est bon pour nous abrutir. C'est ainsi que dans la nuit de Noël 1943, les Russes du block 58 où nous étions, Cozette et moi, jugent un des leurs, le condamnent, le matraquent et le pendent dans les lavabos du block.

Je passais ma première nuit au block 58 couché sur une

table. La couchette me semble bien dure, mais je commence à m'habituer à cette vie. Le lendemain matin, on nous réveille de bonne heure. Ce n'est que le surlendemain que nous toucherons de la nourriture. Appel devant le block. Mon premier appel en Allemagne. Nous sommes rangés par cinq et devons bien nous aligner. Un S. S. vient nous compter. Lors de son passage, le chef de block, un politique allemand, espèce de sombre brute, commande : « Mützen ab » et nous devons nous décoiffer. Toute la journée nous n'aurons rien à manger. J'ai l'estomac dans les talons. Enfin, le lendemain matin, nous touchons de la nourriture : 1/4 de café (ersatz naturellement) avec 450 grammes de pain, 30 grammes de margarine, et, suivant les jours, une rondelle de saucisson, une cuillerée de confiture ou de fromage blanc. Le soir, on nous distribue un litre de soupe relativement épaisse. Bien entendu, il y a encore appel avant la soupe. Les « stubendienst », deux Luxembourgeois, n'avaient trouvé rien de plus intelligent que de nous faire chanter pendant l'appel afin que le temps nous parût moins long. « La Madelon » était notre chant préféré. Cependant, le jour des Morts, nous refusâmes de chanter. Il faisait terriblement froid pendant ces appels. Nous étions là comme de pauvres oiselets tombés du nid. Pour nous réchauffer, nous nous collions les uns contre les autres lorsque le S. S. était passé. Nous étions 600 Français dans notre block. Nous ne travaillions pas, car nous étions en quarantaine. Nous allions cependant à la carrière située au bas du camp chercher des pierres. Cela me rappelait les serfs du Moyen-Age montant les pierres du futur château. Avec nos sabots, nous glissions sur la route. C'était un cortège plutôt lamentable. Le chef de block était un communiste allemand qui savait manier la trique. Je le vis maintes fois s'en servir contre nous. Il nous faisait mettre dehors, lors du lavage du block, par n'importe quel temps, et cela durait toute la matinée. Il devait être cassé de son grade en raison de ses mœurs spéciales. Pendant nos absences, soi-disant par mesure d'hygiène, avec l'aide de ses « stubendienst », il visitait nos maigres paquetages et nous volait ce qui lui plaisait.

La nuit, nous ne pouvions dormir, les puces nous dévoraient. Celui qui se levait pour secouer sa chemise ne

retrouvait plus de place à son retour, ses voisins s'étant mis un peu plus à l'aise en se desserrant et le malheureux n'avait plus qu'à se résoudre à rester debout jusqu'au réveil.

Avant la distribution de la soupe, les Polonais, les Russes, les Tchèques et autres resquilleurs amis des « stubendienst » venaient réclamer leur dîme. Plusieurs centaines de litres de nourriture étaient ainsi détournés à notre détriment. Inutile d'intervenir : le chef de block est consentant et renvoie les plaignants à coups de schlague.

Selon la fantaisie de nos gardiens, il faut se déshabiller pour n'importe quel motif. Un jour, nous nous mêmes nus six fois en une seule journée : piqûre, visite médicale, pesée, revue de poux, changement de chemises... et pour nous demander nos professions.

Telle est la vie infernale qui nous était réservée.

Vers le 20 novembre, on nous fit monter à l'Arbeitsstatistik, c'est-à-dire au recensement des professions, où l'on nous classa en deux catégories : spécialistes et non-spécialistes, et on nous fit passer à l'habillement. Là, on nous remit l'uniforme de bagnard : pyjama rayé bleu et gris et un pull-over très léger.

Jacques Péraux, Toutain, Gautherot et d'autres camarades partirent le lendemain pour Dora. Nous ne savions pas grand'chose sur ce camp, sinon qu'il y avait un tunnel, qu'il fallait y coucher et y travailler et que c'était très dur : autrement dit, une triste réputation.

Je restais à Buchenwald encore tout le mois de décembre. Par l'abbé Steinger, curé de Maxéville (Meurthe-et-Moselle), affecté à la Politische Abteilung (Bureau politique), j'appris que Marichez était à Dora. Je ne travaillais pas et faisais partie de la « Réserve Transport ». Tous les matins, je montais sur la grande place d'appel et là, des détenus travaillant à l'Arbeitsstatistik faisaient l'appel de nos noms et de temps en temps en prenaient parmi nous pour partir en transport, c'est-à-dire dans d'autres camps.

Sur ces entrefaites, arriva, le 15 décembre, un convoi venant de Compiègne et nous pûmes ainsi avoir des nouvelles fraîches de France. Il y avait là André Marie, Rondeleux, Van Biema. Noël approchait et malgré nos espé-

rances antérieures, nous ne serions pas chez nous. Un triste Noël que ce Noël 1943, loin des nôtres. Aucun supplément alimentaire. Jean Blondeau, vedette de Radio-Paris, détenu également à Buchenwald, vint nous égayer (1). Beaucoup d'entre nous pleurèrent en cachette lorsqu'il chanta : « Attends-moi mon Amour ».

Avec un peu de chance

Je serai bientôt de retour

Prenons patience.

La chance n'était pas avec nous. Déjà, certains d'entre nous étaient morts et il ne restait plus que quelques cendres de leurs pauvres corps. Morts de froid pour la plupart à la suite des appels trop longs. Hélas ! la liste ne sera pas close.

On nous a fait écrire une carte au début de décembre ; et à la fin du même mois, j'obtiens une réponse de ma famille. Elle est enfin rassurée sur mon sort. Elle m'indique que des colis vont suivre. Cozette reçoit un petit paquet.

2 janvier 1944. On demande à la « Réserve Transport » de monter sur la place d'appel. Nous sommes là, mélangés, des Français, des Allemands, des Polonais, des Russes, des Tchèques. Mon nom est appelé. Je fais partie du « Transport Sud », les frères Philippe également. Ils sont à nouveau séparés de leur père qui était arrivé le 15 décembre.

3 janvier. On nous rassemble. Des camions et des S. S. armés nous attendent à la porte du camp. On nous fait monter, et en route. Au revoir « Coco », au revoir Pouget (2). Nous croyons tous aller en Bavière. Quelle sera notre déception !

(1) Jean Blondeau est mort en déportation.

(2) Pouget devait mourir peu de temps après mon départ de Buchenwald.

MON ARRIVÉE A DORA

Il fait un temps épouvantable. La pluie tombe avec violence et les camions roulent lentement. Nous sommes tassés dans les camions. Les S. S. nous obligent à nous asseoir, sinon nous recevons des coups de crosse. Enfin, nous arrivons au terme de notre voyage. Je n'ai rien vu du paysage, le camion étant bâché. On nous fait descendre brutalement des camions. La pluie ne cesse pas. Nous sommes au milieu d'un chantier. Un prisonnier se trouve là. Nous lui demandons où nous sommes. Il répond : « Dora ». Nous sommes donc à Dora, le camp de représailles de Buchenwald. « En sortirai-je un jour ? », telle est la question que nous nous posons au fond de nous-mêmes. Nous n'en sommes pas bien sûrs. L'impression est sinistre. Pourtant Dora ne semble-t-il pas un joli nom de femme ? Ne vous figurez-vous pas quelque blonde Germaine aux yeux bleus et bien grassouillette ?

Une double ceinture de barbelés concentriques entoure le camp. Dans la première enceinte, les baraques des prisonniers, encore en construction à ce moment là. Entre la première et la seconde ceinture, sont édifiés des ateliers où l'on fabrique des pièces de mécanique. Nous apercevons l'ouverture béante du tunnel : le gouffre de la Mort, l'Enfer, notre future prison. Une seconde entrée sera percée et achevée au mois de mai suivant.

Les S.S. nous font rassembler par groupes et, soigneusement escortés, nous montons vers le camp. Là, on nous fait stationner devant l'Arbeitsstatistik. On nous demande nos professions et on nous affecte à des kommandos. Je ne sais pas encore où je vais travailler. On remet à chacun d'entre nous un quart de boule de pain et on nous fait descendre au tunnel où nous passerons notre première nuit. A l'entrée de ce tunnel, un poste de S. S. armés jusqu'aux dents. Nous pénétrons dans le tunnel. Des deux

côtés, de la paille sur laquelle se trouvent étendus des morts. Notre cœur se serre à cette vue. Mais par la suite, ce sera un spectacle courant. Pauvres corps squelettiques dont la peau est telle du parchemin et qui devaient ensuite être montés au crématoire ; pauvres corps nus que nous voyons là en tas devant le Revier (infirmerie), traînant dans la boue, et à qui les détrousseurs enlèvent les dents en or. Horreur sans nom ! Et c'est là l'ordre nouveau auquel des Pétain et des Laval nous demandaient de collaborer.

Vision dantesque, ce tunnel ! Pas encore d'électricité à ce moment-là ; seulement les lueurs blafardes des quinquets. Le bruit des explosions de mines. De la poussière, toujours de la poussière. Nous ne faisons que tousser et cracher, et c'est là qu'il me faudra vivre. En sortirai-je ? Pas moyen de se laver, presque pas d'eau. Pourtant, avec nos gamelles, nous essayons d'avoir de l'eau auprès des canalisations. Il faut faire attention aux S. S. et aux civils qui, s'ils nous voient, nous schlaguent. Alors, il nous faut vivre comme des porcs. Nous sommes remplis de poux et tous les soirs c'est l'épouillage. Il ne fait pas très clair pour chercher ces sales bestioles, mais nous en avons tellement que nous en trouvons toujours. Je peux chanter la « Sérénade pouilleuse ».

Pou, pou, je te cherche chaque soir,

Pou, pou, je te cherche sans espoir.

Pauvres parents, s'ils me voyaient ainsi ! Et mes amis ! C'est la guerre, dira-t-on, mais quelle drôle de guerre !

Le soir de mon arrivée, grâce à Lamotte, un jeune Saint-Cyrien, sur qui j'étais tombé incidemment et à qui j'avais donné des nouvelles de son père, colonel d'active, resté à Buchenwald, je retrouvais Jean Marichez. C'était lui, en effet, dans cet uniforme rayé en fibre de bois, amaigri, complètement méconnaissable. Malgré tout, son moral était excellent. Il avait reçu des nouvelles et des colis de sa famille. Cette bonne humeur de Marichez, qui était légendaire parmi les Français de Dora, il devait la leur communiquer et sauver ainsi la vie à un grand nombre d'entre eux.

Maintenant, je lui laisse la parole pour nous entretenir des débuts de Dora.

DORA EN 1943

« Le 23 août 1943 arrivaient à Dora environ un millier de détenus allemands, presque tous « Droit commun » (jusqu'à l'évacuation du camp, en avril 1945, c'est le « Droit commun » qui l'emportera, au poste de commandement, sur l'élément communiste allemand, après une lutte sourde et incessante).

La création de ce camp, au début, kommando de Buchenwald, venait d'être décidée en vue de l'établissement d'une usine souterraine où seront fabriquées, par la suite, V 1 et V 2.

En fait, des travaux avaient déjà été entrepris de nombreuses années auparavant, et un tunnel, le trop fameux tunnel de la Mort, avait été amorcé dans le flanc d'une des dernières collines du Harz, en 1909, puis abandonné. Repris en 1917, il avait été de nouveau interrompu par l'armistice de 1918.

A l'arrivée des premiers Français, le 28 septembre 1943, les galeries souterraines avaient une longueur de quatre kilomètres et une section légèrement supérieure à celle d'un demi-cylindre (huit mètres de hauteur et dix mètres de largeur au sol). En mai 1944, l'usine, d'une longueur totale de quinze kilomètres, était terminée. Comme Jean Rebour le dira par la suite, elle comprenait deux galeries parallèles de trois kilomètres, qui traversaient complètement la colline. Elles étaient reliées entre elles par 46 autres de 200 mètres.

C'est dans ces galeries transversales que seront installées toutes les machines-outils (tours de différents types, mortaiseuses, fraiseuses, poinçonneuses, cisailles, presses diverses, soudeuses électriques, etc...).

Durant notre quarantaine à Buchenwald, nous avons appris qu'à ce camp étaient rattachés plusieurs kommandos dont les principaux étaient « Laura » et « Dora ».

S'appuyant sur le nombre important de cadavres qui venaient de ce dernier baigne pour passer au four crématoire de Buchenwald, nos camarades Français qui nous avaient précédés de quelques mois, avaient tiré cette conclusion logique que « Dora » était terrible. Ils savaient aussi qu'existait là-bas un tunnel où l'on travaillait, souffrait et mourait.

A l'heure du départ, nous n'ignorions donc pas complètement ce qui nous attendait, mais combien plus atroce fut la triste réalité !

A notre descente de camion, nous cherchons vainement le camp, nous ne pouvons que le deviner — une baraque, près d'une voie ferrée, la gare — à 7 ou 800 mètres plus loin, un baraquement avec quelques cheminées fumantes, la cuisine — une place de 150 sur 290 mètres.

Alors qu'alignés sur cette place d'appel, un interprète, détenu comme nous, relève nos numéros matricules et nous interroge sur nos professions sous le regard haineux d'un grand feldwebel, il nous est loisible de jeter un rapide coup d'œil autour de nous. Derrière une sorte de village nègre : une dizaine de cylindres de 4 mètres de diamètre, 1 m. 80 de hauteur, surmontés d'un champignon qui en forme le toit, le tout en épais carton. C'est dans ces logements bizarres que sont installés les différents services « Arbeitsstatistik », « Revier », etc... L'un d'eux est réservé au kapo du « Lager Kommando » (travaux du camp). Du même côté et au-delà d'un réseau de barbelés, d'autres cylindres réservés à nos gardiens S. S.

Devant nous, un baraquement imposant, genre « Adriant » est destiné au commandant du camp, le Sturmbannführer Forschner, de Weimar (homme de 42 ans — j'ai eu sous les yeux sa carte d'identité), ainsi qu'à ses services.

Sur notre gauche, et au-delà de la place d'appel, quelques civils allemands arrachent les betteraves d'un champ immense, qui vient de passer sous le contrôle S. S. C'est sur cet emplacement que sera installé le camp militaire. Plus loin encore, la forêt, qui, partiellement défrichée, sera réservée à notre propre camp.

Sur notre droite, la cuisine citée plus haut.

Les numéros relevés et le contrôle terminé, vient la répartition des bagnards dans les différents kommandos.

J'ai la chance d'être affecté au « Lager Kommando », dont le kapo, Jacob, est un ingénieur, communiste allemand, qui a fait la guerre d'Espagne. (Qu'il me soit permis de reconnaître la bienveillance dont il fit preuve à l'égard de nombreux Français, alors qu'il se montra particulièrement dur envers les Russes. Il est vrai que les Français étaient beaucoup plus souples, et qu'aux distributions de soupe, en particulier, bien que tenaillés comme les autres par la faim, ils savaient attendre patiemment leur tour, alors que les Russes se précipitaient comme de véritables sauvages, au point de renverser les précieux baquets, d'où distribution de coups de schlague par notre kapo déchaîné.)

Beaucoup d'entre nous sont affectés aux travaux du tunnel dont nous n'avons pas encore deviné la présence. Mais nous y descendons bientôt en empruntant un chemin boueux qui passe devant les w.-c., les lavabos, que, si étrange que cela paraisse, nous ne pourrions utiliser qu'en fraude, de sorte que nous resterons des semaines entières sans pouvoir nous laver, le poste de garde, devant lequel nous nous arrêtons. Comptés, puis recomptés, nous pouvons enfin descendre l'escalier qui nous conduit au tunnel.

Dès l'entrée, nous sommes enveloppés d'un épais brouillard que forment les poussières provenant de la désagrégation de la roche sous l'action des marteaux-piqueurs. Aucune aération.

Quelques jours plus tard, j'aurais l'occasion de rencontrer de braves mineurs du Nord, des gens de chez moi, qui me diront, avec une grande conviction, mais aussi avec quelle amertume, et dans leur patois que je connais bien : « Faire du carbon, ch'est dur, mais ch'tunnel, ch'est la mort ». Ils étaient une cinquantaine au début, trois seulement sont revenus.

Le tunnel est en effet creusé dans une sorte de pierre ammoniacale dont les poussières dessèchent la gorge et brûlent les entrailles. Le malheureux qui travaille à ce poste est voué très rapidement à une mort certaine : un mois ou deux et c'est fini.

Au milieu de ces poussières, de bruits assourdissants, nous nous dirigeons vers notre lieu de repos, une galerie de 200 mètres, une de ces transversales dont j'ai causé au début.

A cette époque, il n'y en a que quatre dans lesquelles sont installées des couchettes sur quatre étages et qui contiennent 1.500 à 1.800 détenus. Nous serons plus de 2.000, à quelque temps de là.

La vie infernale que nous allons connaître sera particulièrement pénible jusqu'à fin mars 1944. Elle n'est pas spéciale à Dora, mais à tous les camps en cours d'aménagement. De même que Dora aura été redouté des bagnards de Buchenwald, de même Ellrich, futur kommando de notre camp, le sera dans les mêmes conditions des malheureux qui auront connu Dora en 1943 et ceux qui auront eu la terrible vision des nombreux cadavres venus d'Ellrich pour disparaître définitivement dans notre four crématoire.

Jean Rebour et moi avons été désignés à deux reprises pour ce kommando, mais les efforts dévoués, une première fois d'un Polonais, qui avait fait ses études d'ingénieur en France, une seconde fois d'un détenu allemand, Karl Zimmermann, objecteur de conscience, cuisinier du commandant Forschner, nous ont permis de nous soustraire à ce sinistre départ. (Nous leur exprimons ici toute notre reconnaissance, car il est probable que, sans eux, nous n'aurions pas revu la France.)

Au début de notre séjour, le moral est soumis à de terribles épreuves, car nous sommes constamment traqués, même dans notre sommeil, et s'il nous arrive, au retour d'une journée éreintante, de nous allonger sur notre couchette et de nous endormir sans avoir pris la précaution d'enlever le pantalon et la veste, nous courons le risque d'être matraqués par le chef de block et ses stubendienst. (J'ai vécu personnellement pareil acte de sauvagerie.) Le malheureux, tiré de sa couchette par les pieds et jeté brutalement sur le sol, frappé, matraqué, était finalement laissé sur place quand il était couvert de sang.

Le matin, tels des chiens battus, les nerfs tendus, nous rendons, à travers les galeries, au rassemblement de notre kommando de travail ; il n'est pas rare, en effet, de voir, au cours de ce déplacement, un détenu littéralement assommé par un S. S. qu'il a eu le malheur de rencontrer sur son chemin. Ces scènes d'horreur sont fréquentes.

La journée est encore plus pénible, car le travail ne

s'effectue que sous les coups. Je me souviens d'un kommando de déchargement de wagons, qui exigeait du bagnard une forte dose de volonté. Des camarades, constamment frappés par deux S. S. de surveillance dans le wagon, nous jetaient des poutrelles de bois que nous devions attraper avant le point de chute — que de mains et de pieds écrasés. Puis, c'était pour nous, transporteurs, une course effrénée avec notre chargement jusqu'au dépôt de bois distant d'environ 300 mètres. Malheur à celui qui n'allait pas assez vite, la matraque des S. S. disposés sur tout le parcours s'abattait impitoyablement sur lui et toujours « schnell, schnell ».

Puis, après les dures fatigues de la journée, c'est le rassemblement sur la place d'appel, à 18 heures, et retour au tunnel rarement avant 21 heures.

Mais il ne peut encore être question de repos, pourtant bien mérité. Les détenus, un par un, doivent se présenter au guichet du chef de block pour recevoir leur maigre pitance — 400 grammes de pain, 25 grammes de margarine et un rond de saucisson de cinq centimètres de diamètre et un d'épaisseur, quelquefois, en échange, un peu de fromage et de confiture.

Cette distribution dure normalement jusqu'à minuit. Les Français, à de rares exceptions, sont servis les derniers ; ils évitent ainsi la bagarre avec Polonais et Russes qui se comportent en véritables brutes.

Enfin, c'est le repos, bien que troublé par le bruit des compresseurs, marteaux-piqueurs et le passage de wagonnets servant au transport des pierres, car dans le tunnel, on travaille jour et nuit. (Les camarades affectés à ces travaux ne verront pas la lumière du jour avant quelques mois, quand la mort ne les prendra pas avant.)

En principe, le dimanche, le travail cesse à 13 heures. Je dis en principe, car aussitôt, nous devons nous porter sur la place d'appel afin d'assister aux distractions hebdomadaires. Les détenus forment le carré, au milieu duquel est installé un demi cylindre en bois porté par quatre pieds. C'est alors le défilé des malheureux dont le numéro matricule (porté sur la veste) a été relevé durant la semaine par un de nos gardiens S. S., uniquement pour son bon plaisir.

Couché sur le ventre, sur l'instrument de torture décrit ci-dessus, les jambes pendantes et immobilisées, le patient reçoit 10, 15, 25 et même 50 coups de schlague qu'accompagnent les hurlements de douleurs. (J'ai vu un caporal-chef qui, pour frapper plus fort, retirait sa veste et retroussait les manches de sa chemise — il lui arriva même, au cours d'une de ces séances, d'abandonner le calot, pensant peut-être que celui-ci pouvait nuire à la bonne exécution de son travail.)

Ces démonstrations duraient plusieurs heures, de sorte que nous ne rentrions pas au tunnel avant 20 ou 21 heures. Et, pour bien nous pénétrer de ce jour de repos, nous n'avions pas mangé depuis la veille, car la soupe qui nous était distribuée normalement à midi ne l'avait pas été en ce jour du Seigneur.

De cet exposé rapide, ressort qu'au début de notre séjour à Dora, nous étions debout 18 à 19 heures sur 24.

Rien de surprenant, dans ces conditions, qu'à fin décembre 1943, sur un effectif total de 6.000 détenus, constamment renouvelés, la mortalité ait été de plus de 2.000 hommes chaque mois. A cette même date, sur 1.800 Français, 790 étaient décédés et au 15 mars 1944, sur ce chiffre de 1.800, nous n'étions plus que 480 survivants.

Le 23 août 1944, un an après la création du camp, le commandant Forschner rassemblait les détenus allemands du début et leur causait à peu près en ces termes :

« Grâce à vous, nous avons pu accomplir un véritable tour de force ; par un travail acharné, par un labeur incessant, nous avons créé une usine formidable. Sans doute, avons-nous eu des morts à déplorer, mais si nous n'avions pas appliqué des méthodes de rendement maximum, les travaux auraient duré bien plus longtemps et les pertes auraient été plus élevées encore. Je suis d'ailleurs certain que les morts ont fait librement le sacrifice de leur vie pour la grandeur du Reich allemand. »

On ne peut faire montre de plus de cynisme.

Examinant les raisons du retour de quelques-uns d'entre nous, une faible minorité, hélas, je pense être d'accord avec mes camarades, quand je déclare que ceux qui ont eu la chance de sortir vivants de ces bagnes, le doivent :

1° Au fait, d'abord, de n'avoir pas appartenu constamment à un kommando par trop pénible.

2° A une excellente santé.

3° A une volonté tenace de vivre (il fallait savoir se cramponner à la vie).

4° A une foi inébranlable en la victoire finale (si celle-ci nous avait échappé, pas un d'entre nous ne serait revenu).

D'une façon générale, cette foi ne fit jamais défaut aux Français, d'autant qu'à Dora, nous fûmes fréquemment renseignés sur la marche des opérations. Personnellement, alors que je travaillais à la baraque du commandant, il me fut parfois possible d'écouter la radio anglaise au poste même du commandant, avec la complicité du cuisinier, l'objecteur de conscience dont j'ai parlé précédemment, mais d'autres camarades eurent l'occasion de l'écouter presque journellement, je veux parler du docteur Lemièrre (1) et d'un dentiste parisien Georges Croizat, affectés tous deux aux services S. S.

Qu'il me soit permis de citer quelques scènes vécues à Dora.

La première démontre clairement que nous n'étions que des bagnards, et rien d'autre, contrairement à ce qui a pu être dit.

C'était, si je me souviens bien, fin octobre 1943. Avec un camarade breton, de Trévenec, je me rendais à une fontaine pour y puiser l'eau nécessaire à la cuisine du commandant. A cette époque, nous devions donner nos numéros matricules au poste de garde à l'aller comme au retour. Je me présente au feldwebel et lui dit : « Je vais chercher de l'eau avec un homme ». Aussitôt les coups tombent et pendant que je reçois dix, quinze coups de schlague, le camarade est copieusement rossé. En partant, nous cherchons à nous expliquer la raison de ce matraquage et

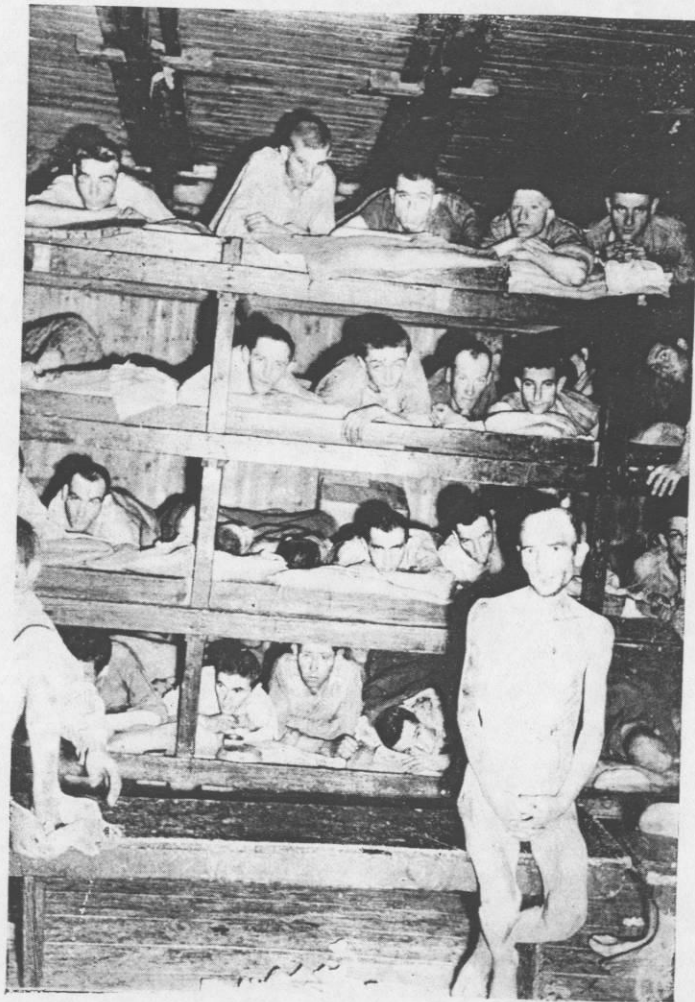
(1) J'exprime ici toute ma reconnaissance au camarade Lemièrre qui, malgré les ordres formels reçus de nos bourreaux (il ne devait en aucun cas, sous peine de pendaison, donner ses soins à un détenu), me soigna avec un dévouement inlassable une plaie affreuse que j'avais au genou gauche. C'est certainement à lui que je dois d'avoir conservé la jambe, et qui sait...)

sans doute n'aurions nous jamais compris si d'autres camarades n'avaient subi le même sort. J'avais eu la malencontreuse idée de dire « homme » au lieu de « détenu ».

La deuxième fait ressortir, une fois de plus, le sadisme de ces bandits.

En mai 1944, étaient arrivés à Dora un millier de juifs, rares survivants d'Auschwitz. Un kommando d'une cinquantaine d'entre eux, sous les ordres d'un kapo juif, déblayait un terrain destiné à être transformé en jardin. Six, sept S. S. les gardaient, la matraque prête à entrer en action sur le dos de deux pauvres vieux qui se traînaient péniblement et n'effectuaient qu'avec de grandes difficultés le transport de pierres, travail qui leur avait été ordonné. Pourtant, nos S. S. préférèrent varier la distraction. Les deux vieux, bousculés et frappés par leur propre kapo, s'écroulèrent sans pouvoir se relever. Allongés sur le dos, sur l'ordre des S. S., ils furent alors recouverts de pierres. Pour terminer cette scène macabre, le kapo dut danser sur ses coreligionnaires.»

Jean MARICHEZ, matricule 20.132.



Un block de quarantaine à Buchenwald

LES MAITRES DE DORA

Les S. S. avaient la haute main sur le camp de Dora et y exerçaient une véritable terreur.

Le souverain maître était le commandant Forscher, homme d'une quarantaine d'années, grand, fort gaillard, qui paraissait plus que son âge. Il était père de deux fillettes que nous voyions jouer l'été au milieu des baraques S. S. lorsque nous remontions du travail pour aller à l'appel. Il commandait Dora et ses filiales : Harzungen, Ellrich, Wieda. Il fut secondé quelque temps par le capitaine Forstner, homme de taille moyenne, grisonnant, du même âge que son chef.

Le lieutenant Moser avait la haute direction du camp. Cet homme, âgé d'une quarantaine d'années, d'une taille un peu supérieure à la moyenne, maigre, louchant fortement, a laissé les déportés onze jours en wagon sans aucun ravitaillement durant l'exode du 4 avril au 2 mai 1945, jour de la libération de ce convoi par les Américains (1). Sur ce détachement de 4.000 hommes, 800 d'entre eux étaient morts.

Le sous-lieutenant Ritz, un grand gaillard qui mesurait un mètre quatre-vingt-cinq environ, commandait la 9^e compagnie de S. S. Par la suite, il devait prendre le commandement du camp d'Ellrich.

Tous ces potentats étaient entourés d'une bande de S. S. qui erraient continuellement dans le camp, armés de matraques, de nerfs de bœuf ou de la « Gummiknüpel » (tube en caoutchouc avec une spirale de cuivre à l'intérieur) et accompagnés de chiens terribles. Nous leur avons donné des surnoms. Il y avait « Fernandel », « Gueule de Raie », « le Tueur », « le Tueur » que nous avons également surnommé « Gueule de Cheval », exerçait surtout ses ravages

(1) Marichez faisait partie de ce convoi d'évacuation.

au tunnel qu'il arpentait en bicyclette. Un jour, il tira à bout portant plusieurs balles de revolver sur un jeune Russe, élève pope, qui, au moment de la pause, avait refusé de pousser un wagon. Ce détenu devait échapper miraculeusement à la mort.

Mais les S. S. ne peuvent suffire à commander et ils font exécuter leurs ordres par des prisonniers, et quels prisonniers ! la fine fleur des prisons d'Allemagne, des repris de justice, des souteneurs. Ces bandits portaient un écusson vert sur leurs habits avec la lettre S ou K suivant que la peine était temporaire ou perpétuelle.

Le Lagerältester ou doyen du camp est le premier détenu du camp. Il est nommé par le commandant du camp et en est l'organe d'exécution. Il transmet les ordres aux chefs de block ou kapos, dont je parlerai plus loin.

Les surveillants du camp ou Lagerschutzs se promènent jour et nuit dans les rues du camp, armés de leurs matraques, et ne nous ménagent pas leurs coups, étant trop heureux de frapper.

La majorité des magnats du camp : lagerältester, chefs de block, lagerschutzs, schreibers de block, kapos, détenus travaillant dans les bureaux, est habillée en civil. Mais dans le dos, il y a un petit carré rayé bleu et gris, et des parements de la même couleur au pantalon.

LE TRAVAIL A DORA

Maintenant, au travail pour l'Allemagne ! A quelle heure nous levons-nous ? Je ne puis le savoir dans ce tunnel. On nous rassemble par kommandos. Nous nous plaçons par rangs de cinq et, Dieu soit loué, mon kommando sort du tunnel. Je vais donc travailler à l'extérieur. En effet, j'appartiens à un kommando de terrasse : Strassen-Kanal Bau. C'est le retour à la terre. Pelle, pioche. Comment vais-je m'en servir ? Je ne suis certainement pas un as car un jour, un sous-officier S. S. qui surveillait les travaux m'administra une bonne correction parce que ma pelle n'était pas pleine. Il me précipita sur le tas de gravier, me fit relever à coups de pied et ainsi de suite pendant plusieurs minutes. Où est le porte-plume ?

Nous travaillons par kommandos. Le nombre d'hommes de ces kommandos est extrêmement variable, mais en moyenne s'élevait à cent. A la tête du kommando se trouvait un kapo. En général, les kapos étaient des bandits allemands. Ils portaient un brassard à la manche gauche avec l'inscription « kapo ». Ces tristes individus, doublés de pédérastes, nous schlaguaient à tour de bras. Les commandements étaient faits en allemand. Malheur à ceux qui ne comprenaient pas ! Les coups pleuvaient alors. Combien de camarades furent battus pour ce motif ? Ces kapos nous échapperont pour la plupart, car ils n'évacueront pas avec nous. Ils étaient secondés dans leur triste besogne par les vorarbeiters qui nous surveillaient de plus près. Leur recrutement était varié. Il y avait des Allemands, des Polonais, des Tchèques et quelques Français.

Je restai à ce kommando de terrasse pendant deux mois. Vers le 8 janvier, nous avons le bonheur de coucher dans les baraques du camp. Fini cet affreux tunnel ! Nous sommes affectés au block 12 où règne un Sarrois, un des rares détenus politiques allemands du camp de Dora. Ce chef

de block a des crises de colère terribles. Un soir, il fait réunir tous les Français et nous schlague tour à tour. Là, je fis connaissance d'un charmant camarade, Francis de Buigne (1), clerk de notaire à Langeais, avec qui je partageais ce qui me restait de mes colis. Pendant notre travail, nous discutons tous les deux des meilleurs coins de la France du point de vue gastronomique. Cela nous donnait du cœur à manier la pelle et la pioche. Je voyais Marichez tous les soirs. Il travaillait à ce moment-là au « S. S. Baracke Bereinigung » (entretien des baraques S. S.). Il m'apprit la mort de Toutain (2) que j'avais revu une fois à l'entrée du tunnel peu de temps après mon arrivée à Dora. J'avais eu de la peine à le reconnaître. Il avait maigri et son moral était baissé. Nos bourreaux ne lui avaient pas rendu le bandage herniaire qu'il portait constamment et qui lui avait été enlevé à notre arrivée à Buchenwald au moment de passer à la désinfection.

Jacques Péraux, que j'avais revu dans le tunnel était disparu (3). Il ne me restait plus que Marichez et quelle sera ma peine lorsque je redescendrai au tunnel.

Le travail ne me plaît guère et j'use de subterfuges pour travailler le moins possible. J'y réussis pleinement grâce à mes pieds. J'ai des écorchures et je vais me faire soigner au Revier. Mais faire un pansement ne demande pas beaucoup de temps et il faut me planquer tout le reste de la journée dans le camp. Je me cache dans les w.-c., puis, quand j'en suis chassé, à la cantine et ainsi de suite toute la journée. Ce petit système me permit de ne pas travailler deux jours par semaine. Je ne m'en ressens pas du tout pour la terrasse. Vraiment ce n'est pas là ma vocation. Un jour, je prends un coup de pioche dans le dos par mon vorarbeiter, un S vert allemand nommé Fritz Neumann. Quelques jours plus tard, un sous-officier S. S. m'administrera une bonne paire de claques parce que je n'arrive pas à porter sur l'épaule une lourde barre de fer.

(1) Francis de Buigne est parti en août 1944 au camp d'Ellrich d'où il ne devait jamais revenir.

(2) Le 20 janvier 1944.

(3) Jacques Péraux est mort au camp d'extermination de Lublin en juin 1944.

26 février. Je travaille comme d'habitude à la terrasse lorsque le secrétaire du kommando, un Polonais borgne, vient me chercher et me demande de le suivre. Nous montons avec plusieurs camarades à l'Arbeitsstatistik, puis on nous fait redescendre... au tunnel. Je trouve de l'amélioration dans ce maudit tunnel. Il n'y a plus de paille à l'entrée et l'électricité commence à s'installer. Il y a cependant toujours de la poussière. On conduit notre petite équipe dans un hall et là nous sommes affectés au kommando Schriefer dont le point d'attache était ce hall. Le travail de ce kommando consistait à monter des tuyaux de chauffage et d'aération dans le tunnel. Le kommando était divisé en colonnes à la tête desquelles se trouvaient les vorarbeiter. Je fis partie d'abord de la colonne Caliqua (Caliqua était une entreprise allemande de Berlin qui avait une succursale à Paris). Adolf, le vorarbeiter de cette colonne, était un véritable fou. C'était évidemment un S vert allemand. Un jour, il m'administra une correction à coups de bâton. Pourquoi ? Tirant un petit chariot sur lequel se trouvait une lourde caisse de boulons, j'eus la malencontreuse idée de faire tomber ce chariot dans un trou, le sol étant loin d'être uni. Pour faire sortir les roues de ce trou, j'emprunte une pioche afin de m'en servir comme levier. Hélas, le manche casse. Celui qui m'a prêté la pioche, un gros Tchèque, prend mon numéro et me promet vingt-cinq coups de schlague si je ne lui trouve pas un autre manche. Motif : sabotage. Adolf en profite pour me donner des coups de bâton un peu partout sur le corps et me traite de « Schwein Franzose » (cochon de Français). Il va donc falloir que je trouve un manche de pioche. Mais où ? Il faut me résoudre à en voler un sans me faire prendre. J'y réussis pleinement. Je m'ignorais des talents de voleur. L'affaire est close. Coût : deux Gauloises à Adolf, qui, s'il n'aime pas les Français, aime par contre leur tabac.

Je passe ensuite à la colonne Milke où j'ai, comme faisant fonction de vorarbeiter, un Russe immense, prénommé Valentin. Il n'est pas mauvais bougre mais est sujet à des sautes d'humeur. Je resterai dans cette colonne jusqu'au mois d'août. Nous faisons le montage de tuyaux de chauffage. Je suis tout seul comme Français. Vous jugez du

charme ! Certains ne parlent même pas l'allemand et je dois bredouiller en russe avec eux, car la majorité de la colonne est russe.

Au mois d'août, on me fera changer de colonne. Le kapo, un bandit allemand, nommé Rose, n'avait jamais voulu me changer sous prétexte que je parlais allemand. Enfin, il se résigne à me mettre avec tous les autres Français du kommando qui étaient réunis dans une colonne, la colonne Alhäuser, avec à sa tête un vorarbeiter français, Réhault de Fougères (1). Le travail de cette colonne consistait à monter des tuyaux d'aération. J'y passai le meilleur temps de ma captivité. J'avais comme compagnons de travail : Guy Delmas, un fonctionnaire des Contributions indirectes de Narbonne ; Serre, un épicier du Cantal ; Périsset, un marchand de charbon de Mulhouse ; Vignerot, un Parisien ; « Riton », un matelot. Nous dormions dans les tuyaux ou dans les ventilateurs alors que d'autres faisaient le guet. Certes, cela ne valait pas un bon lit, mais nous étions tellement fatigués que nous arrivions à dormir. Un jour, j'étais assis en train de boulonner un radiateur. Le sommeil me prit et je m'endormis. Quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque je me vis réveiller par un S. S. Celui-ci, qui n'était pas trop mauvais, me demanda pourquoi je dormais. Je lui répondis que j'étais fatigué, que j'étais debout depuis 4 h. 30 du matin (ce qui était exact, c'était l'heure du lever en été). Mes explications durent le satisfaire, car il s'en alla. Mais j'avais eu terriblement chaud.

Les civils (meister) qui nous dirigeaient étaient des Rhénans, la firme Alhäuser étant de Wuppertal. L'obermeister Alhäuser était un homme parlant très peu. Un jour, il se risqua de me demander les raisons de mon arrestation et entama même une discussion sur les événements militaires. Il croyait encore à la victoire du Reich, et nous étions fin août 1944. Peter Richartz, « le Gorille » comme nous le surnommions, passait son temps à nous réprimander. C'était un grand gaillard, d'une cinquantaine d'années, qui avait combattu sur le front de la Somme durant la guerre 1914-1918. Je travaillais le plus souvent sous ses

(1) Réhault est aujourd'hui Conseiller de la République d'Ille-et-Vilaine.

ordres et maints incidents éclatèrent entre lui et moi, à tel point qu'une fois il me menaça de pendaison. Nous avions surnommé Meister Richard Kunze : « Adémaï », car il bégayait. Il troquait des tranches de pain contre le peu de tabac que nous touchions. Qu'êtes-vous devenus, Herren Alhäuser, Richartz, Kunze ? Où donc est-elle la victoire allemande ? Y avez-vous cru vraiment ?

Mon travail continua ainsi jusqu'au 15 mars 1945, où, faute de matériel, je me vis provisoirement affecté à la terrasse. Mais l'hiver était passé et cela me laissait indifférent. Un tzigane faisait le vorarbeiter et avait une haine toute particulière pour les Français. Le dernier jour du travail, le 3 avril, j'étais avec « Riton » en train de desceller des poteaux de ciment avec un marteau et un burin. Malheureusement, un de ces poteaux tomba un peu trop brutalement sur le sol et se brisa en deux. Le tzigane accourut et cria : « Sabotage, sabotage ». Je fus gratifié de quelques bons coups de pied au derrière et il me fut promis vingt-cinq coups de schlague sur le postérieur. Je les attends toujours, mais il était temps de cesser de travailler.

De temps en temps, nous allions chercher du matériel dans un dépôt : le « Neue Oberbau », situé à 4 kilomètres du camp. Nous aimions faire cette sortie, car le temps nous semblait moins long. Prisonniers de guerre français de l'Arbeitskommando 1493 du Stalag IX C, vous nous avez vus tirant, tels des bœufs, des voitures chargées de tuyaux ! Vous nous regardiez passer devant vous avec pitié. Un S. S. armé nous escortait. Parfois, il poussait ce petit mot maintes fois entendu : « los, los ». S'il n'était pas trop mauvais, il nous laissait prendre des betteraves à vache dans les champs, betteraves que nous mangions, je ne dirai pas avec délices, mais tout au moins avec avidité. Qui eût cru qu'un jour je fus devenu un ruminant ?

LE TUNNEL EN 1945

Deux longues allées parallèles de trois kilomètres de longueur. Les Allemands les ont baptisées : « Stollen A » et « Stollen B ». Quarante-six halls transversaux de 200 mètres chacun ; au total, plus de quinze kilomètres. Au début, les trains, remorqués par des locomotives Diesel, pénètrent dans le tunnel pour y apporter le matériel, mais, à la suite d'évasions d'ailleurs vouées à l'insuccès, il faudra décharger les wagons aux entrées. Le déchargement se fait sous l'œil des S. S., des civils et des kapos, à coups de trique. Toujours les mêmes mots résonnent : « Los, los, bewegt euch » (Vite, vite, remuez-vous) et la schlague s'abat sur le dos des détenus en même temps que les injures.

Une véritable féerie de lumière. C'est loin du sombre tunnel que je connus au début de 1944. Mais ce n'est pas une ruche en pleine activité, car le matériel manque. Les bombardements des voies ferrées, par l'aviation anglo-américaine, en sont la cause.

Les halls 43, 44, 45, 46 sont réservés au montage de la V 1 (1) qui tuera tant de victimes innocentes et incendiera tant de maisons à Londres. C'est là-dessus que les Allemands comptent pour gagner la guerre et endiguer la marée anglo-saxonne.

Du hall 42 au hall 15, c'est l'usine Sawatzki (nom de l'ingénieur en chef). Ici c'est le montage de la V 2, immense torpille d'environ vingt mètres de longueur. Marche-t-elle vraiment ? Je ne le crois pas.

Puis, du hall 15 au hall 0, l'usine Junker, installée là depuis mai 1944. Aucun détenu ne peut y pénétrer. Des S. S. et des Werkschutts (civils armés) en gardent l'entrée. Les sorties de l'usine donnent sur le petit village

(1) V : Vergeltungswaffen, armes secrètes.

LA VIE DANS UN BLOCK

Lorsque j'arrivai à Dora, il y avait encore très peu de baraquements. La majorité des prisonniers (nous étions des Schutzhäftlings, c'est-à-dire des détenus pour raisons de sécurité) couchait alors au tunnel. Au début de mai 1944, à la suite du percement d'une seconde entrée du tunnel, tout le monde monta coucher à la surface. Nous logions dans des blocks soit en ciment, soit en planches. Le nombre de détenus habitant les baraquements était variable. Il pouvait aller de 200 à 400. La disposition des blocks était partout la même.

En face de la porte d'entrée, les lavabos et les w.-c., et, dans chaque aile, un réfectoire et un dortoir.

L'eau faisait souvent défaut en raison de la sécheresse. Alors, il fallait nous résigner à ne pas nous laver. Cependant, nous allions obligatoirement aux douches toutes les semaines et cela nous permettait de nous décrasser, l'eau étant chaude.

Tous les samedis, c'était le contrôle des poux (Lauskontrolle) passé par un infirmier (Pfleger). Si trop de détenus avaient des poux, c'était la désinfection ; avant de passer aux douches, on nous faisait plonger tous dans un bain de grésyl. Nos habits passaient à l'étuve et une bonne partie de la nuit était gâchée par cette désinfection. Une fois, je m'en souviens, c'était le 29 février 1944, nous passâmes toute une partie de la nuit sous la neige, par une température très froide, à attendre devant les douches. On ne nous fit rentrer qu'à quatre heures du matin et, après, on nous renvoya au travail, portant des vêtements mouillés. Jugez de notre ardeur.

Dans chaque aile du block, il y avait un réfectoire avec tables de bois et tabourets, ces derniers en nombre insuffisant. C'est là que nous prenions nos repas du matin et du soir. Il y avait dans chaque réfectoire un haut-parleur qui

nous donnait les nouvelles de la radio, allemande bien entendu. Un jour, cependant, nous eûmes par erreur, pendant deux minutes, la radio anglaise en allemand. Les S. S. s'en aperçurent vite et nous redonnèrent aussitôt Berlin. Mais nous arrivions à avoir les nouvelles de la radio anglaise grâce à quelques Français dont le travail consistait à réparer les postes des baraques des S. S. et des détenus. Nous ne tenions pas à divulguer par trop ces nouvelles, car nous craignions les indiscretions.

Nous couchions dans des lits superposés, en général à deux étages. Nous étions toujours à deux par paillasse et n'avions qu'une seule couverture. Certains couchaient tout habillés, ce qui naturellement attirait la vermine, mais la majorité d'entre nous se déshabillait, ce qui était plus hygiénique. Et tout le long de la nuit, c'était le défilé des détenus allant aux w.-c. (abort), car la dysenterie et la diarrhée régnaient en maîtresses à Dora.

A la tête du block se trouvait le chef de block (blockältester). En général, il était choisi parmi les Allemands car, comme pour toutes les autres fonctions, il fallait parler allemand. Un Français devint chef de block à la fin de la captivité. Par contre, les Polonais et les Tchèques s'étaient octroyés pas mal de places. Les chefs de block étaient responsables de leur baraque. C'était à eux qu'incombait la charge de nous faire mettre en rangs lors des appels. MM. les chefs de block ne couchaient pas dans les dortoirs, mais avaient leur lit dans un coin du réfectoire. C'était eux qui nous donnaient nos colis et se chargeaient également de les vider. Ils affectionnaient particulièrement le tabac et le chocolat. A part cela, ils nous traitaient volontiers de « cochons de Français » et les Polonais et les Tchèques ne se privaient pas de nous insulter. Soyez hospitaliers ! En général, les chefs de block avaient des mœurs spéciales et certains se virent casser de leur grade pour cette raison. Les Slaves se prétaient volontiers aux petits jeux de ces individus moyennant des litres de soupe ou des rations de pain.

Dans leur tâche, les chefs de block étaient aidés par les « schreibers » (blockschreibers) qui s'occupaient de toutes les questions administratives relatives au block. Très peu d'Allemands étaient schreibers. Il est vrai que la grande

majorité d'entre eux était constituée de bandits illettrés. Polonais et Tchèques se disputaient les places. Quelques Français le furent, mais ils étaient l'objet des brimades répétées de la camarilla polono-tchèque.

Le soin de nettoyer le block, d'aller chercher le pain, la soupe et les portions incombait aux « stubendienst », choisis en général parmi les détenus en mauvaise santé. Leur nombre variait de deux à quatre. Enfin, dans chaque block, il y avait un coiffeur ; tâche peu difficile puisque la plupart d'entre nous avaient les cheveux tondus à ras. Cependant, certains détenus tels que les chefs de block, les kapos, les « schreibers » de l'Arbeitsstatistik, de la « Politische Abteilung » (bureau d'état-civil), de la « Schreibstube » (secrétariat), les détenus travaillant à la cuisine S. S., avaient l'autorisation du commandant du camp de porter les cheveux longs. Autrement dit, c'était les « caïds » du camp.

LE RÈGLEMENT DU CAMP

Dora : camp de la mort lente, de la mort par la fatigue, l'insomnie, le manque de nourriture, l'absence d'hygiène, la douleur mortelle.

L'heure du lever est variable suivant les saisons : 4 h. 30 en été, 6 heures en hiver. C'est le chef de block qui vient nous réveiller en criant : « Aufstehen, aufstehen ». Si nous ne nous levons pas assez vite, il se sert de sa trique et c'est alors la corrida. Nous nous lavons le torse nu à l'eau froide et la plupart du temps... sans savon. Puis, la toilette finie, c'est la distribution des portions. La nourriture est sensiblement la même qu'à Buchenwald en quantité, mais moins bonne en qualité.

Le café du matin, un brouet noir, nous est servi toujours froid. Nous recevons 400 grammes d'un pain composé principalement de fécule de pommes de terre et de son, un petit morceau de margarine tirée de la houille et tantôt une cuillerée de confiture, tantôt une cuillerée de fromage blanc (1) ou bien du saucisson entouré d'un papier phosphorescent. Le dernier hiver, nous avons manqué de pain. Au mois de mars 1945, nous n'en touchions que 450 grammes par semaine, en trois fois, et les autres jours nous recevions en remplacement trois ou quatre pommes de terre pourries la plupart du temps.

Puis, c'est le départ pour le travail. Nous nous rassemblons sur la place d'appel par kommandos et par rangs de cinq. Les coups de pied dans le derrière pleuvent lorsque nous ne sommes pas bien rangés. Il est interdit de fumer (il est vrai que nous touchons très peu de tabac ; encore faut-il le payer), sinon, notre numéro est pris par un

(1) Le fromage blanc est extrait de la houille. Des grains de cumin lui donnent un peu de goût.

lagerschutz et alors, ce sont les vingt-cinq coups réglementaires.

Départ. La musique du camp a été créée fin 1944. Elle est formée de trente exécutants et se tient près de la porte d'entrée du camp. Les musiciens, des détenus, portent un uniforme noir et sont dirigés par un « kapellmeister » (chef de musique). La musique joue. Les kommandos partent au travail. Il nous faut marcher au pas surtout en passant devant le poste de garde à l'entrée du camp. « Links, links » (gauche, gauche) entend-on continuellement. Gare à celui qui n'est pas au pas. Et nous défilons ainsi sous l'œil narquois des S. S. Si un officier se trouve là, c'est le commandement : « Mützen ab » et nous devons enlever notre calot. Joli défilé. Il ne s'agit pas de broncher devant le poste de garde. Des S. S. accompagnés de molosses hurlant continuellement et cherchant à attrapper nos mollets, nous conduisent jusqu'à l'entrée du tunnel.

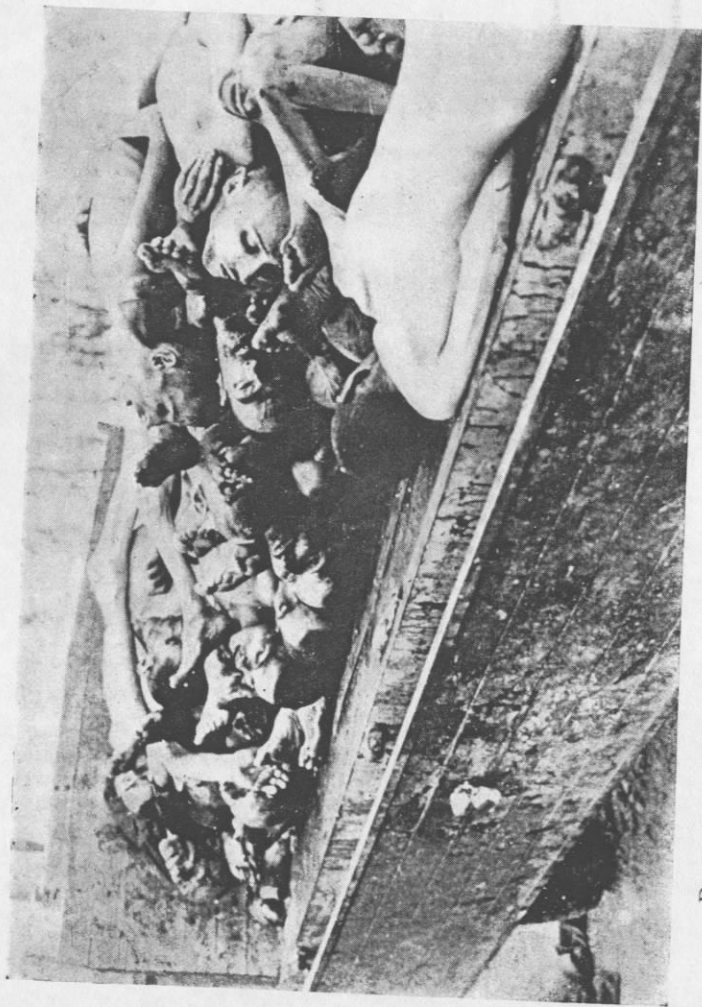
On nous accorde une pause de 3/4 d'heure pendant le travail. Un jus froid nous est servi. Nous essayons de dormir pendant ce court laps de temps.

Notre journée terminée, nous remontons au camp, toujours en rangs. Et c'est l'appel. L'appel fini, nous rentrons au block où la soupe nous attend. C'est la soupe aux rutabagas la plupart du temps ou aux orties.

La faim faisait des ravages physiques et moraux, enlevant aux détenus toute dignité. Combien de camarades vis-je lors de la distribution de la soupe, se bousculant brutalement pour lécher les bouteillons de soupe parce que les légumes, quelques malheureuses pommes de terre, étaient au fond des baquets. J'ai vu, devant les cuisines, des détenus, surtout des Russes, se battre pour avoir des rutabagas souvent pourris, qu'un S. S. lançait parfois devant la porte. C'était une pagaïe indescriptible et le S. S. en profitait pour venir rétablir l'ordre à coups de bottes ou de trique. Combien de fois vis-je des bandes de Russes assaillir les camions de pain ou les bouteillons de soupe malgré les coups de matraque et se faire tuer sur place. La faim nous faisait inventer, au cours de nos conversations, des recettes imaginaires où alternaient le plus souvent le chocolat, le poulet, le riz, la crème. Qu'eût pensé la plus

humble cuisinière à la lecture de ces menus que nous préparions pour la Libération ?

Après la soupe, s'il y avait de la lumière (à la fin de notre séjour nous n'en avions plus car nous étions en état d'alerte perpétuel), nous cherchions nos poux et puis, nous essayions de dormir.



Remorque chargée de morts prêts à être passés au four crématoire

L'APPEL

Exténués après douze heures de travail, nous devions encore rester debout deux ou trois heures. Tout le monde, malades compris, sauf ceux hospitalisés au Revier, doit y être présent. Ceux qui ne peuvent pas marcher sont amenés sur les rangs par leurs camarades. Mais lorsque le S. S. passe l'appel, il faut être au garde à vous. Tant pis pour le détenu qui ne peut pas se tenir debout. Un coup de pied dans le derrière le fera relever. A la fin de l'appel, on constatera souvent qu'il est mort. Il ne nous restera plus qu'à le monter au crématoire.

Combien j'ai triste souvenir des appels d'hiver où les minutes nous semblaient des heures. Un vent froid balayait la place et nous caressait le visage. Nous grelottions. Les chefs de block et les lagerschutzs veillaient à notre alignement et fouillaient nos musettes. Si l'un d'entre nous était surpris porteur de deux chandails, une volée de coups s'abattait aussitôt sur lui. Puis, brusquement, les rangs se figeaient dans un garde à vous impeccable, les talons claquaient. Le S. S. Blockführer arrivait, un registre d'appel à la main. Il passait devant nous, suivi du chef de block. « Stimmt » (d'accord) demandait-il à ce dernier.

— « Jawohl », répond l'autre.

Mais l'appel n'était pas terminé. Si les chiffres ne correspondaient pas avec ceux du poste de garde, il se prolongeait jusqu'à ce qu'il y ait concordance. Pendant ce temps, un haut-parleur lançait des ordres : « Achtung, achtung ! Der Haftling Nr. an's Tor » (Attention, attention, le détenu n° à la tour !). Le malheureux appelé était bien souvent destiné à mourir.

Si notre garde à vous n'était pas impeccable, nous étions punis. La punition consistait, la plupart du temps, à faire plusieurs centaines de mètres en sautillant comme le crapaud, ou bien à ôter et à remettre alternativement notre

coiffure au commandement de « Mützen ab, Mützen auf ».
La musique jouait des airs de cirque pendant que venaient d'Elrich les camions chargés de cadavres et que du crématoire s'échappaient de grandes flammes.

Le dimanche, nous avions appel à 13 h. 30. En février 1944, l'appel dura deux après-midi durant. Il faisait terriblement froid. Les hommes tombaient comme des mouches. Mais c'était pour nous punir. Au mois de mars 1945, à la suite d'évasions de détenus de la prison, on nous fit rassembler sur la place d'appel. Le jour pointait à peine. Les moribonds avaient été descendus et mis en tas les uns sur les autres. Un Français, Gueule Cassée de la guerre 1914-1918, était en train de mourir. Un sous-officier S. S., d'une cinquantaine d'années environ, lui montra du doigt le crématoire en souriant ironiquement. Le malheureux Français devait succomber le lendemain.

A la fin, on nous fit assister à des pendaisons de détenus condamnés à mort pour « sabotage ». Le condamné devait rester, un quart d'heure durant, les mains liées derrière le dos, un baillon à la bouche, devant la potence pour écouter la sentence. Puis le bourreau, un détenu allemand, se saisissait de lui, le faisait monter sur un tabouret, lui passait la corde autour du cou, le giflait au besoin si l'opération ne marchait pas bien, retirait le tabouret et tirait la corde. La mort par strangulation s'ensuivait peu de temps après. Et, pour finir, la musique jouait. Civilisation allemande.

Au tunnel, j'assistais à des pendaisons. Celles-ci se faisaient à l'aide d'un treuil électrique. Nous devions ensuite défilier devant les corps des suppliciés et les regarder.

Se servir d'un fil électrique comme lacet de chaussure, fabriquer des couteaux, des gamelles au tunnel, cela valait de faire un stage à la prison (Bunker).

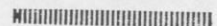
Conserver des lettres sur soi était un délit très grave. C'est ainsi qu'au mois de février 1945, le kapo de mon kommando me surprit en possession de tout le courrier qui m'avait été adressé en Allemagne et me chercha des ennuis qui, heureusement, se dissipèrent.

Diffuser les nouvelles étaient un crime contre la sûreté extérieure du Grand Reich.

Un complot fut découvert à l'intérieur du camp au

moment de la libération de la France. Nous sachant voués à une mort certaine en cas de succès allié parce que nous étions au courant du montage des V 1 et des V 2, des camarades préparèrent un plan de main-mise du camp par les détenus à l'approche des armées alliées. Mais, par manque de prudence, des conjurés furent arrêtés. La répression fut terrible. Un grand nombre d'entre eux furent pendus et le reste ne dut le salut qu'à l'évacuation du camp en avril 1945.

LE REVIER



L'infirmierie ou Revier comprenait plusieurs blocks. A mon arrivée, elle était lamentable et les malades devaient effectuer des travaux de terrasse. Par la suite, il y eut des améliorations. La majorité du corps médical était composée par des Français : les docteurs Lemièrre, de Condésur-Noireau (Calvados), Morel, des environs de Fougères, Girard. Beaucoup de bonne volonté, mais manque de médicaments.

Nous n'avions pas le droit d'être malades. Au Revier, il n'y a jamais de place. Pour être reconnu il faut avoir 40° de fièvre à la visite du soir. Si la fièvre se déclare la nuit ou le matin, il faut aller au travail, la visite n'ayant lieu que le soir. Si nous nous sentions fatigués mais que nous n'eussions que 37°5 ou 38° de fièvre, c'était inutile de nous présenter au Revier. Combien de camarades sont morts ainsi de fatigue sans être hospitalisés !

De temps en temps, un convoi de malades quittait le camp pour une direction inconnue et c'est ainsi qu'un jour j'appris que Jacques Péraux était parti pour le camp d'extermination de Lublin, en février 1944. Le malheureux avait eu un accident de travail dans le tunnel. Une poutrelle de fer lui était tombée sur la cuisse et il avait dû être amputé. Jugé inutile par les tortionnaires de Dora, il avait été envoyé à la mort.



LA VIE RELIGIEUSE

Par tes travaux forcés, sans amour et sans foi,
Tu voudrais être enfer pour chaque matricule,
Tu n'en seras jamais qu'un triste vestibule,
Car l'Enfer est sans Dieu et Dieu habite en toi.

(Abbé Jean-Paul RENARD.)

Comme à Buchenwald, toute manifestation de pensée est interdite à Dora. Les nazis poursuivaient de leur haine implacable les prêtres. C'est ainsi que l'abbé Gérard Amyot d'Inville, vicaire à Senlis, surpris par un S. S. alors qu'il donnait les derniers sacrements à un mourant, fut roué de coups et mourut des suites de ses blessures au camp de Wieda (1).

Les prêtres ont dissimulé leur qualité. Cependant, ils firent entrer le Christ dans le baigne de Dora, car la messe était dite au camp sans ornements, sans pierre d'autel, sans calice ni patène, parfois sans servant ni missel.

Voici comment l'abbé Ploton, curé à la Nativité, à Saint-Etienne, célébrait sa messe : (2)

« Sur la serviette qui remplaçait le corporal, je plaçai mon quart en guise de calice. Les hosties, à peine plus grosses que des confettis, étaient déposées dans une de ces boîtes métalliques que nous fabriquions, à la dérobée, pour notre usage personnel... Et sans autre vêtement que ma livrée de bagnard, symbole de tant de souffrances, je célébrais la sainte messe, récitant des prières en français, sauf

(1) Marichez m'avait fait rencontrer l'abbé Amyot d'Inville. Beauvaisien d'origine, qui était affecté au kommando des menuisiers. Deux autres frères de ce prêtre moururent en combattant contre les forces de l'Axe. Une plaque fut apposée, à Beauvais, sur leur maison natale en présence des généraux Leclerc et König.

(2) Abbé Ploton. « De Montluc à Dora », p. 80, 81 et 82.

la formule consécratoire qui doit être prononcée dans la langue rituelle de l'Eglise.

.....

« L'Eucharistie était distribuée, par mesure de prudence, dans la main même des communicants sur lesquels tombait une dernière parole d'absolution. Et, à travers les siècles, ce geste furtif rejoignait la liturgie de l'Eglise primitive. Ainsi se parachevait, sous le signe du Christ, l'intimité des âmes et des cœurs douloureux; ainsi se magnifiait l'épreuve avilissante, et s'exaltait, malgré les bourreaux, notre fierté d'hommes sanctifiés par l'amour.

.....

« De temps en temps, le guetteur nous mettait en garde. Aussitôt, je déployais un journal, le très orthodoxe « Volkischer Beobachter » qui dissimulait aux regards soupçonneux les objets du culte. Et nous affections de discuter paisiblement sur les incidents du labeur quotidien. »

La foi soutint ainsi le moral de beaucoup de détenus et les sauva de la mort.

LES LOISIRS



Le dimanche après-midi, après l'appel, nous étions complètement « libres ». Les sportifs pouvaient jouer au football. Un terrain avait été aménagé à cet effet vers le mois d'octobre 1944 devant la prison. C'était les cuisiniers et les infirmiers surtout qui se livraient à ce sport. Ils pouvaient rabioter sur les portions et avaient encore des forces.

Deux piscines de 20 m³ chacune avaient été construites durant l'été 1944 et nous pouvions nous y baigner; mais l'eau était sale, car elle n'était jamais renouvelée.

Nous eûmes même un match de boxe le jour de Pâques 1945. Pour cela, un ring avait été aménagé sur la place d'appel et nous vîmes des détenus combattre contre des kapos. C'était une petite revanche. Les S. S. étaient venus assister à ce match, commandant en tête. Nous en étions honorés.

Comme à Buchenwald, il y avait une maison de tolérance réservée aux « caïds » du camp.

Le dernier hiver, nous eûmes du cinéma une ou deux fois par semaine à la cantine. Je n'y allais jamais, car c'était exclusivement des films de propagande allemande. Un block spécial avait été créé pour y installer le cinéma (kino), mais il fut désaffecté à la suite de l'arrivée en janvier et en février de convois de déportés évacués de Silésie (camp d'Auschwitz principalement et de la région de Breslau) par suite de l'avance des armées russes.

En outre, les Français organisèrent des concerts. Parmi nous, il y avait un chansonnier professionnel, Maupoint, de Clermont-Ferrand, qui créa une chanson spirituelle sur Dora, dont voici le texte :

I

Il est parfois des noms
 Dont l'origine nous inquiète
 Et que nous répétons
 Souvent sans rimes ni raisons.
 Parmi ces noms troublants
 Qui circulent dans notre tête
 Il en est un sûrement
 Dont nous nous souviendrons longtemps.

REFRAIN

Dora, Dora,
 Est-ce un chien ou un chat,
 Est-ce un nom de fleur ou un nom de femme.

Dora, Dora,
 Que ça soit ce que ça voudra
 Quel plaisir on aura
 Quand on quittera Dora.

2

Si vous êtes parrain
 Après la guerre d'une fillette,
 Il faudra c'est certain
 Lui trouver un nom assez bien :
 Choisissez Dorothee,
 C'est un nom de grande coquette,
 Et comme ça dans l'intimité
 Vous pourrez l'appeler

(Refrain)

3

Lorsque vous vous rendez
 Chez un ami faire bombance,
 Fatalement vous prendrez
 Sur le trottoir un gros pavé.
 Votre femme vous dira :
 — Voyons, Henri, c'est de la démenche,
 — Chérie tu ne comprends pas
 Mais à cet ami ça rappellera

(Refrain)

4

Un jour en société
 Il se peut que vous disiez même :
 — Tous à poil à côté
 Maintenant je vais vous désinfecter.
 Rajustant son lorgnon,
 Une marquise très Louis XV
 Vous dira : mon garçon
 Vous tenez ça de quel salon.

(Refrain)

5

Quand vous apercevrez
 Devant un grand baquet
 De pommes de terre
 Un cochon s'engraisser,
 De suite vous protesterez.
 Pour avoir un tel droit
 Qu'est-ce que ce cochon
 A bien pu faire
 Car je connais un endroit
 Où il y en aurait au moins pour trois.

(Refrain)

6

Si un soir au logis
 Votre femme vous disait :
 — Pour te plaire je t'ai acheté aujourd'hui
 Un beau pyjama bleu et gris.
 — Fous-moi le camp avec ça.
 Criez-vous plein de colère,
 Car vois-tu ce pyjama
 Ressemble au costume que je portais à

(Refrain)

*Bientôt quand sonnera
L'heure de la délivrance
Et qu'enfin l'on verra finir
Notre vie de forçat,
En attendant le train
Qui nous ramènera en France,
Tous le cœur plein d'entrain
Nous chanterons ce petit refrain :*

(Refrain)

Maupoint avait fait également une chanson sur la carte de tabac. Nous étions en effet dotés d'une carte avec cinquante numéros. Notre camarade avait conclu que dans cinquante semaines nous serions libérés (nous étions en novembre 1944). Dans un couplet, faisant allusion à la queue que nous faisons pour avoir notre ration de tabac, il parlait du « passage à tabac », la distribution s'accompagnant en effet de coups de nerfs de bœuf.

Et à chaque concert revenaient les mêmes chansons : « La Madelon » et « Attends-moi, mon Amour ». Ainsi, malgré nos malheurs, nous chantions... pour ne pas pleurer. Nous dûmes cesser nos concerts à la fin de décembre, car les S. S. n'aimaient pas beaucoup ces réunions.

Enfin, la musique du camp jouait le dimanche à la cantine. Ah ! si la musique avait pu adoucir les mœurs !

Les jours de fête étaient pour nous les jours les plus tristes.

Le 11 novembre 1944 avait été une journée comme les autres. Nous avions travaillé comme d'habitude. L'appel avait été aussi long que les autres jours, malgré la bise glaciale qui nous cinglait le visage. Nous étions montés au block et les malades étaient allés faire la queue à l'infirmerie. Mais la sirène avait mugé. Les lumières du camp s'étaient éteintes. Déjà au loin nous percevions le ronflement caractéristique des moteurs des avions alliés. Tout le monde était au block. La faible lueur d'un quinquet éclairait notre réfectoire. Nous étions là, les quelques Français de mon kommando. Nous avons fini notre

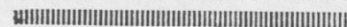
gamelle d'eau claire où quelques tranches de rutabagas se promenaient. Brusquement, d'un même élan, nous nous sommes levés, le regard tourné vers l'ouest. Périsset, ancien combattant de la guerre 1914-1918, prononce une courte allocution et nous demande d'observer une minute de silence à la mémoire de ceux qui sont morts pour la France. Les Russes, les Polonais n'ont pas bougé. Puis s'élève religieusement le chant de notre « Marseillaise » immortelle. Nos yeux se sont embués de larmes. Nous pensons à tous ceux que nous avons laissés là-bas dans notre chère France.

Le jour de Noël, l'appel fut particulièrement long, malgré le froid. Un immense sapin avait été dressé au milieu de la place d'appel. La musique du camp s'était rassemblée et avait interprété des airs de circonstance, tels que le Noël de Beethoven, devant l'arbre illuminé. Après l'appel, ce fut la montée au block. Nos baraques avaient été décorées de guirlandes et de branches de sapin. Mais l'ordinaire n'avait pas été amélioré. Les chefs de block et les kapos, par contre, se livraient à des orgies avec les colis de la Croix-Rouge Française que les S. S. leur avaient généreusement donnés. Pour qu'ils puissent festoyer en paix, ils nous avaient envoyés coucher.

Ah ces colis ! Nos familles s'ingéniaient à nous confectionner de magnifiques colis qui nous arrivaient quasi vides. Les S. S. et les chefs de block se chargeaient de les piller. C'est ainsi que d'un paquet pesant quinze kilos, je ne reçus en tout et pour tout qu'une brosse à dents.

Les quelques moments de liberté que j'avais, je les passais en compagnie de Marichez. Nous nous faisons part mutuellement des nouvelles que nous avons pu obtenir de nos familles. Gautherot, l'abbé Ploton et Le Gac, un notaire du Finistère, venaient souvent nous rejoindre et le principal sujet de notre conversation était la situation militaire.

LES PRISONNIERS



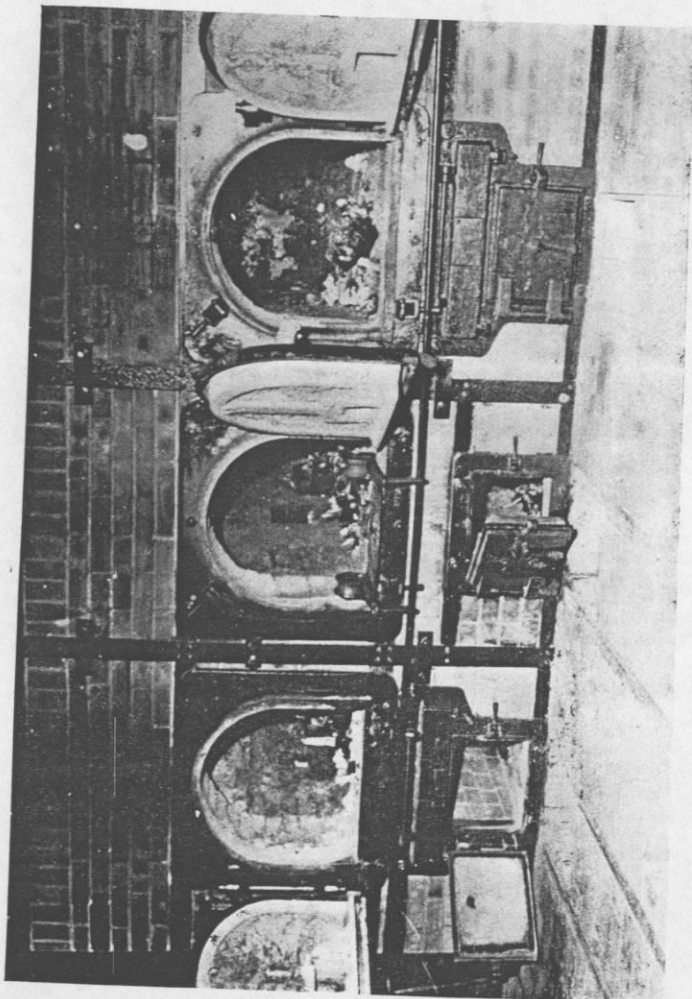
A Dora, nous étions environ 13.000 détenus. Le nombre passa à 20.000 le dernier hiver par suite de l'arrivée des prisonniers venant des camps de Silésie.

Nous étions là mélangés : Français, Allemands, Polonais, Tchèques, Italiens, Juifs, Belges, Hollandais et quelques Espagnols.

Que dire des étrangers ? Aucune amitié n'existait entre nous et les Allemands qui, pour la plupart, comme je l'ai déjà dit, étaient des condamnés de droit commun. L'entente n'était guère meilleure avec les Polonais et les Tchèques qui, en général, nous indignèrent par leur veulerie et leur cruauté. Quant aux Russes, c'étaient des Ukrainiens demi-sauvages et pillards. Combien d'entre nous furent assaillis par des bandes de Russes lorsque nous recevions des colis et furent délestés de ces précieux fardeaux ! Il fallait voir comme les Russes se jetaient sur les bouteillons pour les lécher, bousculant tout le monde et frappant de tout côté. Les Juifs arrivèrent à Dora en mai 1944. C'était pour la plupart des Hongrois que leur gouvernement avait livrés aux Allemands. Nous n'eûmes pas beaucoup de rapports avec eux, car, pour la plupart, ils furent expédiés tout de suite dans de petits camps dépendant de Dora, tels qu'Ellrich et Harzungen. Nous nous entendions assez bien avec les Italiens qui étaient en général des prisonniers de guerre de l'armée Badoglio ramassés par les Allemands en 1943. Au début, ils furent très malheureux. On leur avait rasé la tête et fait revêtir l'habit rayé. Mais par la suite, on leur redonna des tenues militaires. L'entente était également parfaite avec les Belges et les Hollandais qui furent pour nous de très chics camarades.

La majorité des Français était composée de prisonniers politiques. Malheureusement, parmi nous — et j'estime

la proportion à 30 % — il y avait des condamnés de droit commun : marché noir, souteneurs, arrêtés lors de rafles effectuées par les Allemands en 1943 à Paris, Marseille et Bordeaux. Ces tristes individus faisaient encore le trafic de la margarine et des rations de pain dans le camp. Le reste des Français comprenait pour ainsi dire exclusivement des intellectuels : étudiants, fonctionnaires, officiers. Le but du nazisme n'était-il pas l'anéantissement de l'élite de la Nation, après quoi il pourrait subjuguier plus facilement le reste ?



Les fours crématoires

ADIEU DORA



Pâques 1945. Une belle journée ensoleillée, mais on n'entend pas les cloches. Elles se sont tuées depuis longtemps. Soudain, des avions apparaissent dans le ciel. Ce sont des observateurs américains. Ils piquent vers le camp et mitraillent des miradors. Les S. S. répondent en tirant des coups de fusil et de fusil-mitrailleur. Les avions prennent ensuite la direction de Nordhausen, ville de 30.000 habitants, située à 4 kilomètres du camp.

Le lendemain, nous travaillions comme à l'accoutumée. Au tunnel, c'est le grand branle-bas. Des plans sont détruits, des machines démontées et mises sur wagons. Il y a quelque chose de louche là-dessous. Nous savons que les Américains sont à Erfurt, à 60 kilomètres au sud de Nordhausen. Le camp reste calme cependant.

Mardi 3 avril. Le déménagement continue au tunnel. Moi je descelle des poteaux de ciment à la sortie du camp. Il m'arrivera l'incident que j'ai déjà raconté. Les alertes sont nombreuses et les passages d'avions fréquents. Soudain, à la fin de l'après-midi, arrivent des bombardiers piqueurs. Je suis à 200 mètres environ de la voie ferrée Nordhausen-Northeim. Les avions piquent et lancent des bombes. Un chapelet tombe à 150 mètres de moi. Je me suis bien vite terré dans le trou où je travaillais. Les bombes n'atteignent pas la voie ferrée. Les avions continuent leur vol et bombardent Nordhausen. De la fumée s'élève de plusieurs endroits de la ville. Des réservoirs de carburants ont été atteints près de la gare et flambent. Aucune réaction de la D. C. A. Le bombardement est terminé. Il est 5 heures 30. Fin du travail. Nous allons monter à l'appel. Le temps est menaçant. Nous rangeons notre matériel et nous dirigeons vers le camp. A nouveau les sirènes sonnent. Des chasseurs surgissent et se mettent à mitrailler la gare du camp où se trouvaient rangés des trains de marchan-

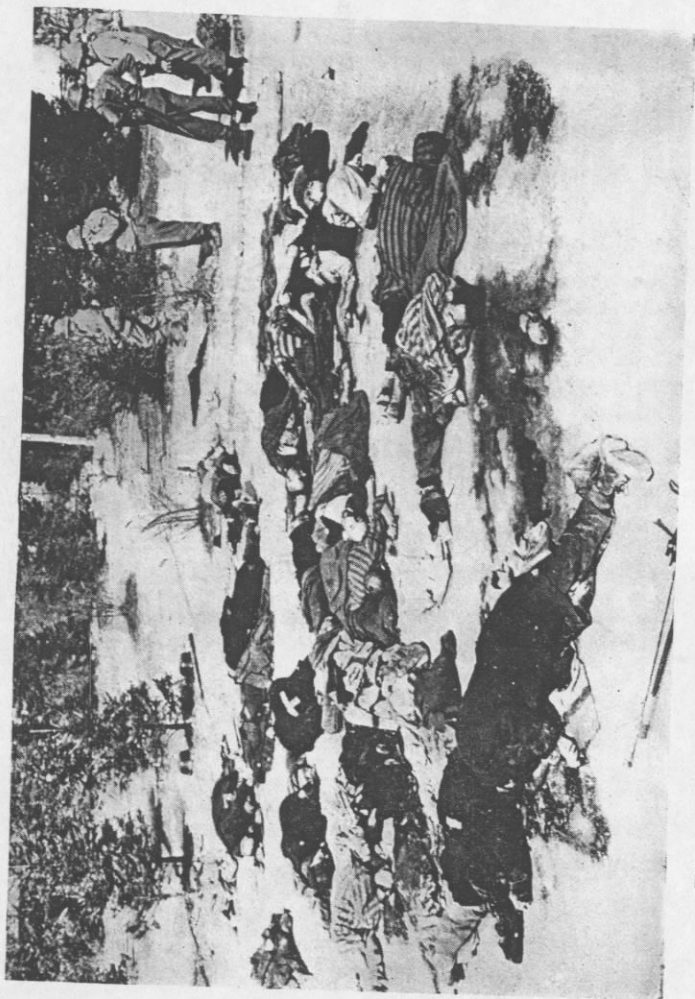
dises. Deux locomotives sont atteintes et disparaissent sous d'épais nuages de vapeur. Elles sont mortes. J'ai assisté à leur fin d'une tranchée. Quelques détenus ont été blessés. Les civils sont apeurés. Ils ont perdu leur arrogance. Les S. S. sont également en effervescence. Les kapos essaient de rassembler leurs hommes. Nous sommes tous disséminés. Lorsque nous arrivons au poste de garde, l'appel est déjà commencé. Nous attendons la fin pour rentrer au camp. La pluie tombe avec violence. Nous sommes trempés jusqu'aux os.

Mercredi 4 avril. Lever comme d'habitude. Nous descendons au travail, mais on nous fait rebrousser chemin. Nous sommes tous consignés. Seuls travaillent les détenus occupés aux « S. S. Baracke » et à la cuisine S. S. Dans le courant de la matinée, on nous fait descendre sur la place d'appel ; l'ordre d'évacuation du camp a été donné. Ordres et contre-ordres se succèdent. Finalement, seuls les Russes doivent partir. Un désordre indescriptible règne dans le camp. C'est le pillage organisé : pillage de la « Kammer » (magasin d'habillement), pillage de la cuisine. Cependant, des S. S. armés montent la garde devant le magasin où sont stockés les vivres. Les partants reçoivent une boule de pain et une boîte de conserves. Des vagues de bombardiers passent continuellement au-dessus du camp et arrosent de bombes Nordhausen. Nous remontons au block. Nous avons juste touché un quart de boule de pain. Nous ne toucherons rien d'autre de la journée. Nous allons nous coucher. Je ne dors pas du tout de la nuit. Je ne me suis même pas déshabillé. Pas de lumière dans le camp. J'aperçois de la fenêtre l'incendie de Nordhausen. Des flammes gigantesques montent au ciel.

5 avril. Le chef de block vient nous réveiller et nous fait servir un quart de jus froid. Nous descendons sur la place d'appel. Cette fois, c'est le départ. Cependant, des camarades sont encore restés au camp. Irons-nous à pied ou en chemin de fer ? C'est la dernière solution qui est adoptée. Nous sommes là 6.000 détenus. Ces dames de la maison de tolérance nous accompagnent. Quel honneur ! On nous fait monter à cent par wagon. Stupéfaction. Des prisonniers du Bunker font partie du convoi. Nous revoyons les Français arrêtés lors du fameux complot qui viennent de faire

cinq mois de cellule : Alfred (Frère Birin, des Ecoles Chrétiennes), le Comte Chandon (le fabricant de champagne), Claude Lauth. Les malades transportables du Revier et ces dames auront droit à des wagons bâchés. On donne à chacun d'entre nous une demi-boule de pain et une demi-boîte de conserves.

Deux heures de l'après-midi. Le coup de sifflet du départ est donné. Adieu Dora !



Déportés assassinés par les S. S. lors de l'évacuation des camps

L'EVACUATION

Nous voilà entassés à cent par wagon avec notre demi-boule de pain et notre demi-boîte de conserves. Nous avons emporté une couverture, une gamelle et un quart, selon les ordres reçus. Quatre S. S. sont aux extrémités du wagon. Ils ont l'air particulièrement joyeux. Il est vrai qu'ils ont reçu une abondante quantité de vivres.

Le train s'ébranle. Nous prenons la direction de Northeim. Nous ne comprenons pas pourquoi, Northeim étant situé à l'ouest. Le train roule lentement. La pluie se met à tomber. Nous sommes trempés. La nuit nous surprend devant Herzberg. Le train stoppe. Un train de munitions explose. Nous assistons à un magnifique feu d'artifice. Impossible de dormir, nous ne pouvons pas nous allonger. Nous sommes trop nombreux. Le lendemain matin, nous passons en gare d'Herzberg. Un véritable champ labouré. Des débris de wagons çà et là, des rails un peu partout. Une voie a pu être rétablie la nuit. Le train prend maintenant la direction nord par Osterode, Seesen am Harz. La pluie continue. Rien à manger. Le train roule lentement et il en sera ainsi durant les cinq jours du voyage. Train fantôme, train de la mort. Il s'arrête de temps en temps pour déposer les morts. Bien vite, une grande fosse est creusée et les corps y sont enterrés. Les moribonds sont achevés à coups de revolver par les S.S.

Sur la route, nous voyons des camions militaires camouflés avec des feuillages, qui montent vers le front, des soldats à pied. Cela ressemble étrangement à juin 1940. Comme les temps sont changés ! Nous voyons également des prisonniers de guerre français qui évacuent. Nous leur faisons des signes amicaux auxquels ils répondent aussitôt.

Mais la faim nous tenaille. Toujours rien à manger. Quel calvaire ! Pas moyen de dormir. Des camarades deviennent fous et sont impitoyablement fusillés par les

S. S. Nous nous battons comme des bêtes pour pouvoir nous asseoir.

Le train fait demi-tour. Nous repassons à Celle où nous étions passés la veille. Que veulent-ils donc faire de nous ?

Lundi 9 avril. Le temps est redevenu meilleur. Le train stoppe. Nous sommes à Bergen, dans le Hanovre, à 70 km. environ au nord de Hanovre. Les S. S. nous font descendre des wagons. Je ne sais comment placer mes pieds sur le quai. Je suis comme ivre. Vais-je défaillir ? Non. Un tas de rutabagas se trouve à proximité du quai. Les hommes se précipitent dessus. Les S. S. interviennent et les repoussent à coups de crosse. Des morts sont déchargés des wagons. Combien sont-ils ? Je ne sais. On nous fait rassembler par groupes de cent et par rangs de cinq. Nous prenons la route. Il fait chaud. Les hommes tombent comme des mouches. Ceux qui ne peuvent pas se relever sont abattus par les S. S. Enfin, nous arrivons au terme de notre voyage. Bergen-Belsen. Une grande caserne. C'est là que nous allons loger. Nous n'en pouvons plus. Je fais ma toilette et bois un litre d'eau, puis je m'endors sur le parquet de la pièce, en m'enroulant dans ma couverture. Nous sommes arrivés à nous grouper entre Français.

Pendant la semaine, nous ne toucherons presque pas de nourriture. Les stocks de rutabagas et de pommes de terre ont été pillés. Mais heureusement nous ne travaillons plus.

Vendredi 13 avril. Des soldats hongrois viennent prendre possession du camp. Ils portent un brassard blanc au bas de la manche gauche. Les S. S. s'enfuient en prenant tout ce qu'ils peuvent. Le trône de Satan est branlant. La libération semble proche. En effet, elle arrive.

SATAN



A FINI DE RÉGNER



SATAN S'ÉCROULE

Dimanche 15 avril. Belle journée de printemps dans les landes de Lunebourg. Aucune activité aérienne. Mais au loin on entend le bruit des armes automatiques. Nous nous attendons à voir arriver les Alliés. Le bruit se rapproche de plus en plus. Treize heures trente. Les voilà. Voici que commencent à passer les premiers blindés britanniques. Nous accourons aux barbelés pour acclamer nos libérateurs. En hâte, nous confectionnons des drapeaux tricolores et des cocardes bleu-blanc-rouge. Nous nous embrassons. Nous sommes fous de joie.

Le lendemain, les Anglais prennent officiellement possession du camp. Un poste de radio nous annonce que nous n'avons plus d'ordres à recevoir des Allemands, que le commandement du camp passe aux mains des Britanniques. L'annonce est faite en allemand et en français. La nouvelle est accueillie avec des huées à l'adresse des Allemands.

Le même jour, on nous fait répartir par nationalités : Français ensemble, Russes ensemble, etc. Comme cela semble bon d'être entre Français, de ne plus entendre de langues étrangères autour de soi.

L'épuration commence également. Nous nous saisissons de quelques Allemands et étrangers : anciens chefs de block, kapos, lagerschutzs, et les assassinons purement et simplement. Quel dommage que la plupart d'entre eux soient restés à Dora ! C'est ainsi que nous pûmes assister à l'exécution de Willy, le trop célèbre chef de block du 132, connu à Dora sous le nom de « Folette », dont la principale préoccupation au camp était de matraquer les détenus. Nous pouvons enfin venger nos camarades. Des Français qui se sont distingués par leur platitude devant les Allemands prennent une bonne correction. Les Anglais laissent faire.

Nous avons le plaisir de voir travailler quelques S. S. prisonniers que les Britanniques ont pu rattraper.

Ils enterrent les morts, car beaucoup de camarades meurent encore à la suite des fatigues de l'évacuation.

L'ordinaire s'améliore. Nous touchons du thé sucré, du porridge et une soupe supplémentaire. Nous en avons plus qu'assez. Nos estomacs sont rétrécis après tant de mois de privations.

Un avion allemand isolé vient survoler le camp et lance une bombe. Un prisonnier est blessé. Les Allemands veulent donc notre mort. Oui, puisque Himmler, le tout-puissant chef de la Gestapo, avait envoyé un ordre au médecin S. S. du camp prescrivant notre empoisonnement par l'introduction de boulettes empoisonnées dans la soupe. Le médecin refusa d'exécuter l'ordre. C'est lui-même qui en fit la déclaration lors de son interrogatoire par les Britanniques.

Maintenant, le drapeau français flotte sur le camp de Bergen. Tous les jours, c'est le salut aux couleurs. Bien des yeux se remplirent de larmes lorsque les couleurs furent hissées pour la première fois et que retentit la « Marseillaise ».

Jeudi 19 avril. Un service religieux est célébré à la mémoire des camarades morts en déportation. Un autel a été monté en hâte dans une pièce des cuisines. Nous sommes là, les 1.500 miraculés, dans notre tenue de forçats. Dans nos yeux repassent des images hallucinantes. Nous revoions nos camarades, véritables squelettes ambulants, dans le tunnel. Nous revoions la fumée des crématoires et le tas de pauvres corps inertes devant le Revier. Nous sommes encore vivants, est-ce possible ? Véritable miracle.

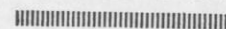
Je travaille volontairement comme secrétaire au bureau de la Délégation française, avec Bollaert (1), le colonel de Jussieu (2) et quelques autres camarades. Nous procédons au recensement des Français survivants et constituons un fichier.

Puis arrive, des Britanniques, l'ordre tant attendu du départ. Enfin, nous allons revoir la France, quitter cette maudite Allemagne.

(1) Bollaert, ancien directeur du cabinet d'Edouard Herriot, Commissaire de la République à Strasbourg à son retour, est aujourd'hui Conseiller de la République.

(2) De Jussieu, Pontcarral dans la Résistance, est maintenant général.

LE RETOUR



Mercredi 25 avril. Mille camarades sont déjà partis la veille. Je suis avec le restant et tous les malades. Les Belges et les Hollandais partent également, mais pas avec nous. Des camions anglais arrivent au camp. Bien vite nous montons dedans. Nous avons hâte de quitter le sol leuton. Le beau temps est avec nous. Il fait chaud. Les camions font des haltes toutes les heures pour ne pas trop nous fatiguer. Nous couchons à Sulingen, à la limite du Hanovre et de la Westphalie. Nous nous débrouillons pour vivre aux crochets des habitants. Je renonce à coucher sur la paille et vais avec de Jussieu chez un crémier du bourg. Là nous sommes reçus « à bras ouverts » par toute la famille. Ils nous plaignent et disent qu'ils ne sont pas responsables des mauvais traitements qui nous ont été infligés, qu'ils n'ont jamais été partisans d'Hitler. Enfin, ils essaient de se défendre. Tas d'hypocrites ! La patronne nous apporte du jambon et du beurre sur la table et nous sert du café. Plusieurs autres camarades sont venus nous rejoindre. Finalement, je couche là. La maîtresse de maison vient me réveiller à quatre heures du matin, comme je lui avais demandé de le faire, car notre convoi devait partir à six heures. Elle nous donne notre petit déjeuner et une demi-livre de beurre à emporter. Des Anglais nous ont donné des cigarettes la veille au soir. La vie est belle.

La deuxième nuit, nous la passons à Rheine, en Westphalie, près de la frontière hollandaise. La ville a été sérieusement touchée par les bombardements. Plus nous allons vers l'ouest, plus nous voyons de destructions. Dans cette ville, en compagnie de Saily (1), je fais des emplettes dans les magasins et ramène du pain, de la

(1) Marcel Saily, alias Lebaron, organisateur de la Résistance dans l'Oise dès 1940.

margarine, du saucisson, du fromage blanc et de la confiture... sans payer, et me fais raser aux frais de Monsieur Hitler.

Nous ne repartons que le surlendemain de Rheine, avec un convoi de camions français. Nous couchons à Bocholt, dans un château. Nous y sommes reçus par de charmantes Françaises en uniforme. Premiers sourires de France.

Dimanche 29 avril. Kevelaer, à la frontière germano-hollandaise. Là, un train anglais nous attend. Des wagons de 1^{re} classe. Quel luxe pour nous qui avons toujours voyagé dans des wagons à bestiaux ! On nous donne du ravitaillement pour partir. Coup de sifflet. Le train s'ébranle. 29 octobre 1943 - 29 avril 1945. Je quitte l'Allemagne dix-huit mois, jour pour jour, après y être arrivé. Symbole.

Tilbourg. Nous sommes en Hollande. Les gens nous saluent. Le train s'arrête à côté d'un convoi de prisonniers allemands. Dans un wagon se trouvent des membres de la Gestapo. Les pierres pleuvent à travers la lucarne. C'est une véritable lapidation à laquelle participent les civils hollandais. On entend les coups porter. Les sentinelles anglaises regardent flegmatiquement.

Le train repart. La nuit tombe. Nous entrons en Belgique. Bruxelles-Schaerbek. Le train stoppe. Une foule délirante nous accueille aux cris répétés de « Vive la France ». Un bol de bouillon chaud nous est donné, ainsi que du chocolat et des cigarettes.

Nous repartons et, cette fois, voici la France. Le jour se lève en même temps. La banlieue lilloise apparaît. Lille. Des camions nous transportent immédiatement au centre d'accueil. On nous sert un repas. Visite médicale. Etablissement des papiers d'identité. Nous voilà redevenus civils.

Le soir, nous reprenons le train à sept heures. Nous filons vers Paris. Valenciennes, Arras, Amiens où l'on nous donne un casse-croûte, Creil. Et c'est Paris. Il est six heures du matin. Une double haie de soldats anglais et américains nous protège. C'est le délire. Les applaudissements crépitent de toutes parts.

Mais j'ai hâte de rentrer et le premier train me ramène à Beauvais.

A mon arrivée, j'eus la joie de retrouver Cozette, mon

cher « Coco », rapatrié de la veille. Mais une ombre planait. Jean Marichez n'était pas là. Celui qui, pour moi, avait été un père à Dora manquait. Il devait rentrer le 21 mai suivant et j'eus le suprême bonheur d'être le premier à l'accueillir sur le quai de la gare de Beauvais.

Hélas ! « Marcelle » ne devait jamais revenir. Libérée à Bergen-Belsen par les troupes anglaises, elle avait subi son sort jusqu'au bout, mais, épuisée par les mauvais traitements, la torture et la maladie, elle était morte là-bas, loin des siens, sans avoir revu la France libérée. Modestement, elle avait fait à la Patrie le don de sa personne, de ses souffrances et de sa vie.

CONCLUSION

Nous voilà revenus, véritables miraculés des camps de la Mort. Dans notre regard se lit une tristesse que le temps même ne saura guérir.

A notre retour, le monde se serait mis à genoux pour nous plaindre. Pourtant nous n'en demandions pas tant. Nous avons foi en un avenir meilleur, non pour nous mais pour l'humanité entière, cette humanité pour laquelle nous avons combattu.

On oublie déjà les sacrifices librement consentis. Pour la plupart, Buchenwald, Ravensbrück, Dora, Dachau, Auschwitz sont des noms vides de sens. Pas pour nous. L'émotion nous étreint lorsque nous nous remémorons tel ou tel camarade qui fut la proie du crématoire.

Depuis notre retour, nous avons essayé de reprendre le courant de la vie quotidienne. Mais notre réadaptation n'est que factice. Nous qui avons joué avec la Mort, nous qui avons subi les pires tortures dans les camps d'extermination, nous qui avons connu la faim, la fatigue, nous sommes comme des étrangers.

De notre terrible aventure, nous avons ramené un goût étrange qui nous rend solitaires, mais nous avons ramené un goût plus âcre de la vie.

Dans les bagnes nazis, nous avons vu toutes les conventions sociales disparaître et nous avons découvert, derrière le personnage, l'homme — et c'est là le drame de notre retour.

Nous avons modifié l'échelle des valeurs humaines et nous sommes rentrés avec un nouveau système d'appréciation. Nous ne parlons pas comme les autres et le langage que nous entendons sonne faux à nos oreilles. Nous nous refusons à l'hypocrisie vis-à-vis de nous-mêmes. La structure du monde nous choque car elle est fausse, tant au point de vue économique que social et politique.

La vie nous a tous repris plus ou moins et si nous ne nous plions pas devant certaines conventions sociales, nous ne pourrons pas vivre. Cependant, ce que nous désirons c'est la libre disposition de nous-mêmes. Nous pensons que nous tenons notre vie d'un miracle. Nous supportons les entraves à notre liberté d'action si nous les avons librement consenties, mais nous n'acceptons pas la moindre brimade et tant que parmi certains d'entre nous subsistera cette vie morale libre, le sacrifice de nos camarades ne sera pas vain.

Janvier 1947.

Table des Matières



AU LECTEUR	Page 5
I. PRÉLUDE A SATAN.	- 7
II. SATAN RÈGNE.	- 27
III. SATAN A FINI DE RÉGNER.	- 91
CONCLUSION	- 99